

**TREBLINKA**

Comment ? Pourquoi ?

(PAGE 6)

Dans ce numéro : Martin Luther KING, Jacques MONOD, Pierre PARAF  
Hugues AUFRAY, Yves MONTAND, Gabriel GARRAN, Charles PALANT  
Jean-Maurice HERMANN, Marguerite DURAS, Marcel GROMAIRE.



15 AVRIL - 15 MAI 1966

N° 252

Un franc

# Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

**17<sup>e</sup>**  
**journée**  
**nationale**  
contre le racisme, l'anti-  
sémitisme et pour la paix



**dimanche**  
**8**  
**mai 1966**



palais de l'u.n.e.s.c.o



## QUE SE PASSE-T-IL ?

(Suite de la page 2)

sur deux femmes dont leurs camarades de déportation ont proclamé les qualités de cœur, le courage, l'abnégation et le comportement fraternels.

« Considérant en ce qui concerne Maljavin que malgré les nombreuses condamnations pour des délits de même nature qu'il a encourues, il n'a pas hésité à publier un article dont le caractère basement diffamatoire était évident... »

Les deux complices ont été condamnés chacun à quatre mois de prison avec sursis et à 5.000 francs d'amende. On ne peut que se réjouir d'une telle fermeté.

## RHODÉSIE

### ● La seconde manche

L'AFFAIRE rhodésienne est entrée dans sa seconde manche : l'inscription à l'ordre du jour de l'O.N.U.

Ce sont les pays africains aux Nations-Unies qui mènent la lutte. Ils se réunissent en secret dans l'intervalle des sessions pour tenter de concert une tactique commune.

Ils ont ainsi obtenu, au début d'avril, que le blocus soit renforcé du côté du Mozambique, et notamment du port de Beira, où la Grande-Bretagne a réussi à éviter de justesse le déchargement du pétrolier *Manuela*, battant pavillon grec, après le vote d'une motion « dure » au Conseil de Sécurité, sous la pression des Africains.

Pourtant, si le blocus des côtes des colonies portugaises est relativement aisé, il n'en est pas de même pour l'Afrique du Sud, dont un port oriental, Durban, est relié à la Rhodésie via Prétoria, la capitale de Verwoerd.

Les experts estiment à 160.000 litres par jour le volume d'essence livré par l'Afrique du Sud à la Rhodésie. Il s'agit théoriquement d'une aide « privée » et « spontanée », mais que le gouvernement de Verwoerd « ne se sent pas le droit de contrecarrer ».

Les pays africains voudraient que le gouvernement de Londres adopte à l'égard de l'Afrique du Sud la même politique ferme qu'il a adoptée vis-à-vis du Portugal et de la Rhodésie. Ils ne se font pourtant guère d'illusions : la République de l'apartheid est le troisième client de la Grande-Bretagne, et l'on voit mal que Londres prenne l'initiative d'une rupture qui nuirait beaucoup à son activité économique.

Les U.S.A., de leur côté, ont fait savoir qu'il n'était pas question pour eux de participer au blocus contre la Rhodésie. L'Afrique du Sud, selon des « milieux bien informés » préparerait actuellement un compromis entre Londres et Salisbury...

Le gouvernement raciste de Ian Smith a gagné la première manche en Rhodésie ; avec le blocus de Beira, il vient de perdre la seconde. La troisième manche va commencer ces jours-ci.

## AFRIQUE DU SUD

### ● Pourquoi des élections ?

LES Sud-Africains viennent de voter. Ou, pour parler plus précisément, un Sud-Africain sur cinq vient de voter ; car, comme nul ne l'ignore, au pays de Verwoerd, chacun est libre d'avoir une opinion et de l'exprimer démocratiquement à deux conditions. Tout d'abord avoir la peau blanche (ce qui est le cas de quelque 3 millions d'individus) ; être ensuite persuadé de la supériorité que confère cette absence de pigmentation de la peau. Car les Blancs qui osent prétendre que les Noirs sont leurs égaux sont eux aussi privés du droit de vote, en vertu de la loi sur la « répression du communisme ».

Cette poignée d'électeurs, donc (car la population totale de l'Union Sud-Africaine atteint le chiffre de 18 millions), a donné 58 % de ses voix au parti de l'apartheid de M. Verwoerd. Est-ce à dire que 42 % des électeurs n'approuvent pas la ségrégation raciale ?

Disons plutôt qu'il existe deux conceptions de la ségrégation raciale. Celle de M. Verwoerd est celle, principalement des Boërs, hollandais d'origine et, dans leur majorité, agriculteurs, petits commerçants, ouvriers spécialisés, petits cadres. Ces « petits blancs » sont pour la séparation absolue des races, l'apartheid

tel qu'il est aujourd'hui appliqué : parquer les noirs dans des réserves, les fameux *Bantoustans*, de façon à faire disparaître ces éventuels concurrents à l'exploitation agricole et aux emplois subalternes.

A l'opposé, une autre famille politique, dont les représentants sont souvent d'origine britannique (n'oublions pas qu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, la colonisation anglaise a arraché l'Union Sud-Africaine à la colonisation hollandaise), est liée à la grande industrie, à l'extraction minière, à cette activité économique qui fait de l'Union Sud-Africaine un pays où les possesseurs de capitaux européens et américains sont sûrs de les voir fructifier plus vite que partout ailleurs.

Ces super-bénéficiaires sont évidemment liés à la surexploitation systématique du sous-prolétariat noir. C'est pourquoi cette famille politique est contre l'apartheid à la Verwoerd qui veut mettre les noirs avec les noirs et les blancs avec les blancs. Elle veut garder ce prolétariat sous la main, dans les faubourgs misérables des centres industriels.

Ces deux conceptions sont comparables aux deux formes de ségrégation que subissent les noirs des U.S.A. La ségrégation « dure » du Sud agricole et sous-développé, et la ségrégation « souple » du Nord industriel. Mais, pour les Noirs, cela ne fait guère de différence.

## GRANDE-BRETAGNE

### ● Cela pourrait se produire chez nous

« **A** PRES les horreurs commises à l'encontre des juifs, à notre époque même, dans les nations chrétiennes, nous ne pouvons pas être certains que cela ne se produira plus, et nous n'avons pas le droit d'affirmer que cela ne pourra se produire chez nous. »

C'est à la vingt-troisième assemblée annuelle du Conseil judéo-chrétien de Grande-Bretagne, en mars dernier, que le Cardinal John Heenan, archevêque de Westminster, prononça cette mise en garde.

Comme pour souligner les propos du cardinal-archevêque, la presse britannique annonçait, à la fin mars, que la société d'éditions *Britons Publishing Company* était admise en qualité de membre à part entière de l'Association des Éditeurs.

Or la *Britons Publishing Co* est spécialisée dans la littérature fasciste et antisémite. Parmi les ouvrages publiés figure notamment une plaquette intitulée : « Pourquoi hait-on les Juifs ? » Le catalogue compte aussi les biographies des principaux dirigeants et « théoriciens » du nazisme et du racisme. Hitler y est notamment cité comme étant « le guide ».

Comme cette admission suscita une série de protestations, l'Association des Éditeurs fit savoir que « rien ne pouvait s'opposer à l'adhésion de la « Britons Publishing Co », et qu'il n'était pas question de « refuser un nouvel adhérent simplement parce qu'on n'aime pas ses ouvrages ».

Cette façon de minimiser l'apologie du

crime de guerre et du génocide (comme s'il s'agissait d'« aimer » ou de « ne pas aimer » de tels ouvrages) est d'autant plus curieuse qu'il existe depuis l'an dernier une loi britannique qui prévoit des peines de prison ou des amendes dans les cas « d'incitation à la haine raciale au cours de réunions publiques ou par écrit ». Comment ne pas comprendre, dans de telles conditions, la fermeté des propos du cardinal-archevêque John Heenan ?

## PORTUGAL

### ● Tortures et génocide

S EPT nationalistes congolais viennent d'être jugés, et lourdement condamnés, à Lisbonne. Ils sont coupables d'avoir milité au M.P.L.A. (Mouvement Populaire de Libération de l'Angola). Parmi ces condamnés, il y a des Noirs, des Blancs et des Métis.

Tous ont été cruellement torturés par la PIDE (la Gestapo portugaise). L'une des inculpés, Arminda Corrêa Faria, infirmière, est actuellement internée en hôpital psychiatrique, des suites des sévices subis.

L'un des supplices favoris des tortionnaires de Salazar a l'avantage de ne pas laisser la moindre trace, il s'agit du « supplice de la statue » ; la victime doit rester debout, sans bouger et sans dormir, le temps qui semble nécessaire à ses bourreaux. Le triste record établi en l'occurrence fut de quatorze jours.

Les prisonniers sont ensuite dirigés vers le camp de concentration de Tarragal, dans les îles du Cap-Vert, où ils sont incarcérés dans des conditions inhumaines.

Au Mozambique, où des maquis nationalistes sont implantés depuis deux ans, les autorités portugaises ont fait savoir que 187 « indigènes » ont été tués au cours d'une opération dans le nord du pays. Les mêmes autorités précisent que ces pertes ne sont pas dues à une « recrudescence des activités du Front de Libération du Mozambique, mais à une vaste opération montée par les troupes portugaises ». Ce qui signifie, en clair, que c'est la population civile qui a fait les frais d'une de ces opérations de terreur qui sont une tactique habituelle de la répression coloniale.

## INDE

### ● Un pays malade

L E « sous-continent indien » est malade. Cet immense pays, qui est aussi l'un des plus misérables, est secoué depuis plus d'un an d'émeutes, de troubles et de révoltes. Révoltes de la faim, mais aussi révoltes religieuses et raciales.

Car l'Union Indienne, c'est en fait une mosaïque de nations autonomes, de petites républiques et de royaumes minuscules où cohabitent plusieurs races et plusieurs religions. Aujourd'hui, une

## NOTRE COUVERTURE

	1	2
	3	
4	5	
6		

1. Un bidonville de travailleurs portugais dans la Région Parisienne.

2. Un cimetière juif profané en Allemagne de l'Ouest.

3. Un manifestant intégrationniste malmené aux U.S.A.

4. Une école sans discrimination : un spectacle qu'on aimerait voir tout à fait généralisé.

1. Une vue de la foule au Palais des Sports pendant le meeting de Martin Luther King. Photos Elio Kagan.

6. Un enfant du Tiers-Monde.

minorité religieuse, mais qui présente aussi une certaine individualité ethnique, les *Sikhs* (8 millions au total) demande une large autonomie pour la région qu'elle habite : le Penjab. Mme Indira Gandhi a accepté ces revendications, ce qui a suscité des émeutes : les habitants du Penjab qui ne sont pas *Sikhs* crient au séparatisme et à l'abandon. Les troubles ont déjà fait plusieurs dizaines de morts, et ils ne sont pas terminés. L'Inde, en vingt ans d'indépendance, n'a pas su se transformer en pays homogène, soudé par un sentiment national assez fort pour permettre de passer sans trop de difficultés à l'étape du développement économique.

C'est que la colonisation anglaise a su, plus que toute autre, mettre en pratique le célèbre slogan « diviser pour régner ». Lorsqu'elle a donné l'indépendance à son empire des Indes, elle a commencé par couper le pays en deux : les hindouistes furent regroupés dans l'Union Indienne, les musulmans dans le Pakistan, pays batard coupé en deux, et dont les deux moitiés sont séparées l'une de l'autre de quelque 2.000 kilomètres. Imaginons, pour illustrer la situation, que l'Espagne et le Danemark forment un même pays, coupé en deux par l'Europe des Six ; joignons à cela des antagonismes religieux exacerbés par cette situation même, et les deux pays sont voués, dès leur naissance, à s'affronter sans cesse. Cela pour le plus grand profit de l'ex-colonisateur, certain dans cette confusion de conserver tous les privilèges économiques que lui avait valus la colonisation.

A l'intérieur même de l'Union Indienne, l'administration britannique avait su jouer des uns contre les autres, s'appuyer sur telle minorité religieuse ou telle ethnique contre les autres, quitte à renverser ensuite les alliances. Elle a ainsi attisé, voire allumé, des haines et des germes de conflits, d'émeutes et de pogroms qui ne sont pas près de disparaître dans cette région complexe qu'est le « sous-continent indien ».

## COUPS ET INJURES

Un étudiant antillais vient d'être l'objet, à Nancy, de violences racistes de la part de policiers. L'affaire rappelle celle dont l'étudiant malgache Battou a été victime et qu'un hebdomadaire a récemment relatée. L'attention de l'opinion publique doit plus que jamais être attirée sur la répétition d'incidents qui témoignent d'une conception des mœurs policières et judiciaires, héritées de la guerre d'Algérie.

Voici les faits : le mardi 29 mars, à Nancy, une réunion amicale d'anniversaire dans l'appartement d'un étudiant algérien. Des Antillais, des métropolitains, des Nord-Africains y participent. Un voisin se plaint du bruit. Une explication courtoise s'ensuit qui n'a pour effet que d'attirer sa colère. Il décide d'appeler la police non sans avoir tenu des propos racistes (« sale race », « avec vous on a toujours des histoires »), etc.

Les policiers font preuve aussitôt d'impatience et restent sourds à toute explication. Ils s'en prennent particulièrement à un étudiant guadeloupéen qui fait appel à leur bonne volonté en leur demandant s'il est normal qu'on insulte des Algériens. Pour toute réponse, ils le jettent dans le car de police et commencent à le rouer de coups, mêlés d'insultes racistes, jusqu'au commissariat.

Là, cherchant à le faire passer pour ivre, ils le mettent au cachot. Il y reste toute la nuit. Le lendemain, menottes aux poignets, il est traîné de commissariat en commissariat. Au commissariat du 3<sup>e</sup> arrondissement, il rédige une déclaration plus ou moins « dirigée » et porte plainte pour coups et injures. Il est présenté au parquet et on émet contre lui un mandat de dépôt. Il passe la nuit à la maison d'arrêt de Nancy.

Le jeudi, il comparait devant le tribunal pour confirmation du mandat. A l'occasion de son interrogatoire, il a la surprise

d'entendre le président insister curieusement sur le fait qu'il reçoit un prêt du gouvernement français. Il s'entend dire également — et cela, par le Procureur en personne qui fait valoir ses « expériences coloniales » (sic), que les gens de couleur ont tous des « complexes » bien connus... La sentence s'inspire de cette « indulgence » paternaliste. On lui octroie une liberté provisoire. Mais il apprend qu'il comparaitra de nouveau le 5 mai, pour être définitivement jugé. Motif d'inculpation : ivresse publique et outrage aux agents !

L'affaire se complique d'un autre incident de même nature.

A Strasbourg, cette fois, à la frontière franco-allemande, le samedi 1<sup>er</sup> janvier 1966, cet étudiant est témoin du comportement hargneux d'un policier pied-noir qui prend à partie, dans le compartiment, un passager algérien accompagné de sa jeune femme — une Allemande. Abusant de son pouvoir d'intimidation et animé d'un ressentiment personnel qu'il ne cherche même pas à dissimuler, il fait brutalement descendre l'Algérien du train.

Surpris, l'étudiant guadeloupéen fait alors remarquer au policier que son attitude est difficilement justifiable. Il lui répond : « Vous connaissez pas ces gens-là » et entreprend de le faire descendre à son tour. Puis, se ravissant, il tente de se le concilier en flattant sa condition de « citoyen français » : « Vous, au moins, vous êtes Français, les Arabes ne sont que des étrangers ». Il n'en a pas moins porté plainte contre l'étudiant guadeloupéen...

Faut-il conclure de ces faits que des habitudes prises au temps de la guerre d'Algérie se perpétuent dans certains milieux et qu'il suffit d'avoir la peau colorée pour en être victime.

# MARTIN LUTHER KING A PARIS



Martin Luther King répond aux questions de notre collaboratrice Marguerite Kagan

## Une interview exclusive à « Droit et Liberté » : « IL N'Y A PAS DE JUSTICE SANS PAIX NI DE PAIX SANS JUSTICE »

À l'issue de la conférence de presse qu'a donnée le pasteur Martin Luther King le 27 mars à l'Eglise américaine, nous avons pu, grâce à l'amabilité du pasteur Sargent, nous entretenir quelques instants avec le leader noir et aborder avec lui certains aspects du problème racial aux Etats-Unis.

— Monsieur le pasteur, pensez-vous que l'on puisse craindre dans l'avenir

des conflits violents comparables à ceux qui se sont déroulés dans le quartier de Watts, l'été dernier et récemment ?

— A moins que les pouvoirs ne prennent régulièrement des mesures qui améliorent le sort des masses noires, nous devons nous attendre à des explosions de violence, malgré nos recommandations de non-violence.

### L'allocution au Palais des Sports :

## « FAIRE DISPARAITRE LE COLONIALISME INTERNE »

Voici quelques passages de l'allocution prononcée au Palais des Sports par le pasteur Martin Luther King.

■ « Nous sommes réunis ce soir parce que, nous nous soucions les uns des autres et parce que dans les recoins les plus profonds de nos cœurs, nous partageons l'espoir que l'humanité sera une et que le jour se levera où nous ne serons plus divisés par les barrières raciales ou nationales dressées par l'homme ».

■ « La lutte est loin d'être terminée. Certes, il n'y a plus une seule ville importante du Sud où la discrimination soit officielle, mais dans beaucoup de petites villes du pays, elle continue à exister en dépit de la législation. »

■ « Malgré les progrès sur le plan politique et social, le Noir est encore victime d'un terrible et total système d'exploitation économique qui non seulement le maintient en esclavage, mais menace de le détruire ».

« La police se trouve protéger ce système d'exploitation ; et en tant que défenseur de ce statu quo et protecteur des autorités au pouvoir, elle devient le symbole d'oppression déchaînant des émeutes à Harlem, Rochester, Chicago et finalement dans le quartier de Watts à Los Angeles. »

■ « Le défi lancé maintenant au mouvement de la non-violence et à la démocratie est de mettre fin à l'action des forces qui persistent dans l'exploitation économique des Noirs. Le symbole de ce système en Amérique, c'est le bas-fond. Notre actuelle campagne à Chicago, deuxième ville du pays, est une campagne contre le règne des bas-fonds. Cela signifie qu'il faut faire disparaître le colonialisme interne qui prive le Noir de sa liberté du commerce et de sa juste part des ressources de la nation et mettre fin à l'existence du ghetto noir, île de pauvreté dans une mer d'abondance ».

■ « La condition des Noirs dans les bas-fonds est le fait de forces puissantes de notre société qui réalise de gros bénéfices aux dépens des Noirs ».

■ « A Chicago, quarante et un pour cent des logements des Noirs sont classés insalubres. Et pourtant, les locataires noirs paient dix pour cent de plus ; ils ne reçoivent que les deux-tiers des services auxquels ils ont droit pour les logements insalubres. Quatre-vingt-dix pour cent des jeunes Noirs fréquentent des écoles surpeuplées, et inférieures, et qui sont presque entièrement sous le coup de la ségrégation. Le taux de chômage des Noirs dans les villes du Nord varie entre sept et dix pour cent de

PLUS de cinq mille personnes ont assisté le 28 mars dernier, à la Nuit des Droits civiques, organisée au Palais des Sports, au bénéfice intégral du Mouvement pour l'Intégration raciale que dirige le pasteur Martin Luther King.

Hugues Aufray — dont nous donnons en page 13 une interview — ouvre le spectacle en disant combien il est « ému d'être là ce soir », combien il est « heureux qu'on ait pensé et fait appel à lui ». Vivement applaudi par la foule, il interprète quelques-unes des meilleures chansons de Bob Dylan.

C'est le Prix Nobel de Médecine Jacques Monod, — dont on peut lire ci-dessous la déclaration — qui présente ensuite le pasteur King, Prix Nobel de la Paix.

Avant de faire l'historique de la situation des Noirs aux U.S.A., le leader intégrationniste exprime sa reconnaissance au Comité de parrainage de la soirée, ainsi que ses remerciements à M. Jacques Monod « ce grand citoyen du monde », et à

Tant qu'il y aura d'une part des forces qui résistent avec obstination à l'avènement de la justice, qui maintiendront au contraire avec subtilité le règne de l'injustice, il existera un danger d'affrontement.

Mais je crois que maintenant, il y a assez d'événements pour faire éclater la situation aux yeux du public et assez d'activité en cours dans le pays pour donner aux gens l'espoir qu'il existe une solution pour résoudre le dilemme et que le recours à la violence sur une grande échelle n'est pas nécessaire.

— Votre prise de position contre la guerre au Vietnam a-t-elle fait du tort à la lutte que vous menez pour les droits civiques ?

— Tôt ou tard, un homme doit obéir à sa conscience en ce qui concerne les grands problèmes de la vie, et ma prise

D'autre part, je ne pense pas que notre prise de position pour la paix nous ait fait perdre des alliés véritables dans la lutte pour les droits civiques. Celui qui nous quitterait pour cette raison n'est pas un véritable allié.

Les mouvements qui, autrefois, s'étaient consacrés exclusivement à la lutte pour les droits civiques et qui aujourd'hui se préoccupent de la paix au Vietnam, ont compris qu'il existe une liaison étroite entre ces deux questions. Il n'y a pas de paix sans justice, ni de justice sans paix.

— Quels sont vos plans et quelles formes prendra votre action dans le proche avenir ?

— Une de nos grandes tâches, c'est l'éducation politique des masses noires. Il est de notre devoir de faire le maximum pour qu'un plus grand nombre de



De gauche à droite : le professeur Jacques Monod, Simone Signoret, Yves Montand

de position contre la guerre au Vietnam m'a été dictée par ma conscience. Mes convictions sont celles de la non-violence ; je ne la préconise pas uniquement à l'intérieur d'un pays mais aussi dans les conflits internationaux. De plus, je crois que la pierre angulaire de la démocratie américaine est le droit de manifester pour ce que l'on croit juste.

Noirs soient inscrits sur les registres électoraux et participent aux élections, puisqu'ils en ont maintenant la possibilité. Le vote des Noirs entraînera de nombreuses réformes politiques et particulièrement l'élimination de certains dirigeants racistes qui ont si longtemps agi à leur guise.

Parallèlement, nous nous consacrons actuellement à l'organisation des Noirs dans les ghettos du Nord (jusqu'ici, l'organisation du pasteur King, la Southern Christian Leadership Conference — opérait uniquement dans le Sud (N.D. L.R.).

Grâce à des manifestations de masse, des marches, et des boycotts, nous espérons sensibiliser l'opinion aux problèmes de l'intégration et obtenir des conditions meilleures de vie pour les communautés noires du Nord et pour toutes les victimes de cette situation oppressive.

— Que peut-il être fait concrètement pour contribuer de façon efficace à vos efforts ? Que pensez-vous des mouvements antiracistes qui soutiennent de l'étranger la lutte pour les droits civiques aux U.S.A. ?

— Notre lutte coûte très cher et lorsque des gens donnent de leurs ressources financières, ils donnent d'eux-mêmes. C'est une forme de participation très constructive et très concrète.

Nous avons besoin aussi d'un soutien moral qui peut s'exprimer de différentes façons : par exemple la pression que peuvent exercer les habitants d'un pays sur leur gouvernement afin que celui-ci ratifie les résolutions prises à l'O.N.U. pour mettre fin au racisme et à la discrimination raciale dans le monde entier ; le moment est venu en effet où il est nécessaire qu'un grand nombre de gouvernements prennent position contre le racisme partout où il se manifeste.

Je voudrais dire encore que j'approuve de tout cœur l'action d'un mouvement comme le vôtre qui s'efforce de mettre fin aux préjugés raciaux et à l'intolérance religieuse. Je m'oppose et m'opposeraï toujours à l'antisémitisme avec la même vigueur qu'au racisme antinoir.

Je crois fermement que nous devons travailler tous sans relâche pour éliminer toutes les manifestations d'intolérance religieuse et d'injustice raciale.

la population laborieuse, ce qui signifie à Chicago une masse de quelque cent mille femmes et hommes noirs sans emploi. De plus, des centaines de milliers d'autres sont sous-employés, travaillant des semaines complètes certes, mais ne touchant qu'un salaire inférieur au seuil de la pauvreté comme l'a décrit notre président ».

■ « En privant un homme de travail, on le prive de ses droits d'homme, on le prive de son autorité de père, on le met dans une situation où il ne contrôle plus sa vie politique, dans une situation qui prive ses enfants des services de santé et d'éducation auxquels ils ont droit ; ce faisant, on force sa femme à vivre d'allocations de charité dans un logis insalubre et on crée ainsi un système complet d'humiliation et d'exploitation qui est aussi immoral que l'esclavage et qui fait bien plus de mal encore que la ségrégation telle qu'on la pratique dans le Sud ».

■ « Les problèmes que je décris n'existent pas qu'en Amérique, car le monde est plein de sous-privilegiés qui luttent.

« Ainsi l'immense expérience que nous avons entreprise en Amérique est d'une importance sans borne pour le reste du monde ».

Harry Belafonte, « ce très grand chanteur qui est aussi un très grand ami de l'humanité »

Accueilli par Yves Montand qui lui donne l'accolade, le « roi du calypso », le militant actif de la lutte pour les droits civiques, arrive sur le podium, longuement ovationné par le public, qu'il va venir sous son charme jusque tard dans la nuit. Il ne s'arrêtera que pour laisser apprécier tout le talent d'Ester Marrow, une jeune chanteuse noire qu'il présente comme une seconde Mahalia Jackson.

Le lendemain, à la Bourse du Travail de Lyon, trois mille cinq cents personnes étaient réunies, à l'appel de nombreuses organisations, dont le Comité du M.R.A.P. de cette ville, pour écouter le pasteur Martin Luther King.

C'était la démonstration publique de l'échec de la propagande raciste de la Fédération des Etudiants Nationalistes : les militants de cette organisation avaient provoqué des bagarres en essayant de distribuer des tracts appelant à manifester contre la venue du pasteur King à Lyon.

## Le professeur Jacques Monod (Prix Nobel) : « Nous connaissons cela nous aussi »

Voici le texte de la déclaration, faite au Palais des Sports par le professeur Jacques Monod, Prix Nobel de Médecine, pour présenter le pasteur Martin Luther King, Prix Nobel de la Paix :

« **L**e pays des droits de l'homme », « la terre de la liberté » ; tels sont les beaux noms que leur histoire et les aspirations de leur culture ont valu à la France et à l'Amérique.

Qui, pourtant, oserait dire que les droits de l'homme ont toujours été respectés, en France ou par la France, et qu'ils sont, aujourd'hui même, chez nous, pleinement assurés ?

Et qui encore pourrait dire que l'égalité de tous les citoyens, garantie par la Constitution des Etats-Unis, le soit dans les faits, dans les mœurs, ou même, parfois, dans l'application de la loi ?

Si cependant ces deux nations, la France et l'Amérique, ont pu acquérir, si elles ont malgré tout mérité de conserver ces titres — ces vrais titres de gloire — c'est qu'il s'est toujours trouvé chez elles des hommes prêts à consacrer leur talent, leur énergie, leur vie entière, fût-ce au travers de luttes parfois déchirantes, à la défense de la Liberté et du Droit.

L'homme que j'ai l'honneur d'introduire ici ce soir est l'un de ceux-là. C'est le pasteur Martin Luther King.

Le pasteur King a voué son existence

à la cause de ses frères de race, les Noirs d'Amérique. Il n'est pas le premier. Il n'est pas le seul. Aux Etats-Unis, des milliers d'hommes, noirs et blancs, participent à cet immense effort.

Parmi eux cependant, le pasteur King jouit d'un prestige incomparable, d'une autorité unique qu'il doit à la hauteur de sa pensée morale et politique. Défenseur et dirigeant de ses frères de race, il a su les guider non seulement dans l'exigence, mais dans le respect de la liberté, de la dignité, du droit des gens. C'est à ce titre que le plus beau des Prix Nobel, le Prix de la Paix, a été décerné en 1964 à ce disciple de Gandhi.

C'est la fermeté même, l'intransigeance de ses principes de non-violence, qui ont établi son immense influence et forcé au recul, fût-ce pas à pas, une opposition armée seulement, elle, d'une aveugle fureur.

Nous connaissons cela, nous aussi. En luttant pour son peuple, pour l'avenir même de son pays menacé par le redoutable héritage de l'époque coloniale, en lui traçant cette voie, le pasteur King défend la dignité de l'homme et ses droits partout où ils sont menacés, partout où, selon ses propres paroles, régnerait encore « la nuit sans étoiles du racisme et de la guerre ». Permettez-moi, en votre nom à tous, de lui porter témoignage de notre reconnaissance, de notre admiration et de notre respect.

Yves Montand :

## « Je ne vais pas vous présenter Harry Belafonte »

Accueillant Harry Belafonte sur le podium du Palais des Sports, Yves Montand a déclaré :

J'AI bien envie que vous soyez tous très heureux ce soir ! Si possible aussi heureux d'être assis là dans vos fauteuils, que je le suis moi d'être ici sur la scène... et pourtant, c'est bien la première fois que je suis sur une scène pour faire autre chose que chanter ou jouer la comédie... En effet, il s'agit de faire quelque chose que je n'ai jamais fait, quelque chose de très important et bien agréable, vous présenter, vous, vous tous, à notre visiteur de ce soir !... Car en réalité, je ne vais pas vous présenter Harry Belafonte, mais je vais vous présenter à lui, lui qui est venu spécialement pour faire votre connaissance.

Oui, c'est bien pour connaître ses amis de Paris qu'il est venu, Harry Belafonte, et vous, si vous êtes ici, c'est bien parce que vous aviez envie de supposer d'être comptés parmi les millions d'amis que Belafonte a dans le monde entier.

C'est vrai, Harry Belafonte fait partie de ceux que l'on aime autant qu'on les admire, et que l'on admire tout de suite, comme ça, totalement et mystérieusement.

Pourquoi ? Parce que cet homme qu'est Harry Belafonte ressemble tellement à ce qu'il chante, qu'il ne chante que pour ceux qui lui ressemblent. Et c'est solide. Il y a des années que cela dure, et cela durera tant qu'il chantera, cet homme étonnant qui reste pur comme un symbole. Et ce symbole, c'est celui de la compréhension, la compréhension de tous les hommes, la compréhension entre tous les hommes, la compréhension qui abolit tous les obstacles des langages...

Belafonte l'a prouvé, et mieux que personne : la chanson est pour tous les peuples un des meilleurs moyens, le plus direct à mon avis de communiquer, et par conséquent de s'aimer.



Photos Elie Kagan.

Harry Belafonte a dédié sa photo pour nos lecteurs

Avec Belafonte, les barrières artificielles n'existent plus... S'il chante le désespoir d'un prisonnier derrière ses barreaux, par exemple, tous ceux-là, partout, se sentent « concernés » comme on dit maintenant... Et lorsque le même Belafonte évoque dans ses « ca-

# Viva Joan !



UN unique tour de chant a suffi à Joan Baez pour conquérir son public. C'était à la salle de la Mutualité, le mardi soir 19 avril ; deux heures de chant, sans musique d'accompagnement ou presque, ont enthousiasmé les privilégiés qui avaient réussi à pénétrer dans la salle. On la compara à Yma Sumac, voire à Mahalia Jackson. Ce qui est à la fois flatteur et injuste : Joan Baez a une personnalité qui ne doit rien à personne.

La preuve en est qu'elle s'attaque à tous les styles et tous les genres, des vieux blues aux chansons mexicaines, des ballades irlandaises à la complainte du pauvre Rutebeuf, mise en musique par Léo Ferré, et qu'à cette diversité elle parvient sans effort apparent, à conférer une unité qui pourrait laisser penser que toutes ces œuvres ont été écrites pour elle.

A l'heure où Martin Luther King et Harry Belafonte prennent la parole à Paris, ce festival Joan Baez prend un sens tout particulier. Ce n'est pas seulement la chanteuse de talent que le public parisien vient applaudir, mais la militante antiraciste, la combattante de la paix qui chante comme d'autres rédigent des tracts ou prennent la parole à un meeting.

Et il est impossible, en écoutant Joan Baez, de ne pas voir les longues cohortes des marcheurs noirs et blancs vers Selma ou Washington.

C'est dans ces marches d'ailleurs que le folk-song a repris une vigueur qui a surpris tout le monde. Le folk-song, c'est une musique et une poésie authentiquement populaires souvent improvisées à la manière des blues noirs. Lors des marches intégrationnistes, des énormes rassemblements d'étudiants, des dizaines de chanteurs de folk-song rendent les kilomètres moins longs et égayent les haltes de refrains spontanés, aussitôt repris en chœur. Joan Baez (comme Bob Dylan) est dans le folk-song une étoile de pre-

mière grandeur. Mais elle n'est pas la seule.

Lorsqu'elle passa à Paris, le 19 avril, elle revenait d'Allemagne Fédérale, où elle avait participé à une marche de la paix anti-atomique. Le lendemain de son récital, elle fut l'hôte de l'U.N.E.F. ; des milliers d'étudiants se pressèrent de nouveau pour la voir et l'entendre. Curieusement, la police avait cru bon de déployer un service d'ordre aussi impressionnant qu'inutile. Mais au fait, ce déploiement de forces n'était-il pas une manière d'hommage — très involontaire mais bien réel — au talent de Joan Baez et à la qualité de ses chansons ?

24 MAI, A L'OLYMPIA



BOB DYLAN

UNIQUE SOIREE A PARIS  
sous le patronage du MRAP

lypsos » le paysan noir ou un amoureux jamais transi, eh bien alors, l'émotion et le plaisir sont les mêmes partout, de ce New-York où il est né à la Jamaïque où il a longtemps vécu, jusqu'à Paris où il est avec nous pour un soir... A Paris où, sauf *Carmen Jones*, on l'a vu dans tous les films qu'il a tournés, à Paris pour que le printemps de 1966 soit un vrai printemps... A Paris enfin parce que, comme le dit si bien Francis Lemarque dans une de ses chansons, « des ennuis, il y en a dans le monde entier, mais dans le monde entier, il n'y a pas partout Paris... » ... Alors puisque c'est vous qui représentez Paris, je vous présente tous à Monsieur Harry Belafonte.

# TREBLINKA : COMMENT

« **T**REBLINKA, la révolte d'un camp d'extermination ». Peu de livres ont, ces temps derniers, soulevé autant de polémiques. Treblinka fut le premier camp installé par les nazis pour l'extermination massive des juifs. Steiner a tenté de retracer ce qui s'y passa.

Son livre est l'œuvre d'un jeune homme. Steiner n'a pas vécu cette époque. Il n'en a aucun souvenir. Il s'est efforcé de connaître les faits et d'imaginer leur ambiance. Il a certes utilisé tous les témoignages existants ; il s'est entretenu avec les survivants qu'il a pu rencontrer. A part un minimum inévitable d'erreurs dans les détails ou dans la reconstitution de la personnalité de tel ou tel individu, il dit la vérité telle qu'elle lui est apparue ou qu'il a cru la reconstituer. Mais les questions qu'il se pose et auxquelles il a tenté de répondre, ne se posent pas du tout de la même façon à ceux qui ont connu, dans n'importe quel pays d'Europe, l'occupation hitlérienne et les camps. Faut-il s'en étonner ?

Le jeune Steiner a été, dit-il, hanté, humilié par deux problèmes : Comment des millions de juifs ont-ils pu se laisser massacrer ? comment certains d'entre eux ont-ils pu participer à la machine infernale d'anéantissement de leurs frères ?

Pour nous, anciens déportés, il n'y eut là rien d'incroyable et, si on ose dire, rien d'anormal. La plus grande faiblesse de Steiner c'est sans doute d'avoir centré toute son attention sur l'anéantissement des juifs et d'avoir cherché une explication spécifique aux juifs, d'être entré ainsi, en quelque sorte, dans le jeu du racisme, alors que, à des degrés divers, les mêmes phénomènes ont pu être constatés en bien d'autres circonstances et dans bien d'autres collectivités.

Bien sûr, une population habituée comme les juifs de l'Est européen à subir séculairement des persécutions était-elle au départ « mieux » conditionnée qu'une autre ; bien sûr, cette population, dont du fait même de ces persécutions, une part importante avait gardé des sentiments religieux profonds, devait-elle plus qu'une autre comprendre des hommes et des femmes résignés à ce qui leur paraissait la volonté de Dieu, prêts à marcher à la mort en n'affirmant leur indépendance, leur mépris vis-à-vis des bourreaux, que par la prière prononcée à haute voix. Les S.S. n'étaient, à leurs yeux, pas différents de ce que pouvaient être, à ceux des martyrs chrétiens des premiers siècles, les fauves du cirque. Est-il impossible de comprendre cette mentalité, même si on ne la partage pas ?

Le récit de Steiner couvre deux périodes très différentes : ce qui se passait dans les villes et les villages où vivaient les futurs victimes, puis ce qui s'est passé aux camps d'extermination. Deux univers qui n'ont aucune mesure et que rien n'unit, si ce n'est la volonté diabolique des organisateurs du grand massacre, le préparant ici pour le perpétrer là.

## UNE PERIODE PENIBLE A PASSER

Pourquoi la population juive s'est-elle laissée embarquer « comme un troupeau » vers l'abattoir ?

D'abord et tout simplement, elle ne croyait pas, ne pouvait pas, ne voulait pas croire qu'on la menait à l'abattoir. Je ne sais pas si les juifs ont eu une tendance spéciale à l'optimisme, comme le dit Steiner ; mais qui donc, juifs ou non, à Varsovie, à Londres, à Paris, à New-York, croyait en 1940 qu'un gouvernement allemand pourrait, de sang-froid, administrativement, assassiner des millions de personnes, hommes et femmes, vieillards et petits bébés ? On redoutait bien des choses, on s'attendait aux spoliations, aux brimades, à des brutalités, voire à des excès sanglants locaux plus ou moins spontanés, mais l'anéantissement physique massif paraissait impensable, en plein XX<sup>e</sup> siècle, au cœur de l'Europe. Beaucoup de juifs s'attendaient même à être transportés pour coloniser quelques terres incultes, à être soumis à un travail dur. C'était une période à passer, une période de vie pénible, mais de vie en famille, avec l'espoir qu'elle finirait un jour.

Pendant ce temps, ceux qui essayèrent de crier la vérité ne furent pas crus et même souvent considérés comme des provocateurs. Faut-il s'étonner du refus d'admettre qu'une telle monstruosité soit réelle ? En 1940, combien de Français ne demandaient-ils qu'à croire à la « correction » des vainqueurs, jusqu'à ce que pillages et exécutions d'otages leur aient ouvert les yeux ?

Les convois qui s'en allaient vers Treblinka étaient bondés de gens qui avaient emporté avec eux leurs bagages, leurs vêtements, leurs économies, leurs outils de travail souvent, jusqu'à la gare factice qui ne menait nulle part. Tout était calculé pour que, même à l'avant-dernière minute, ils conservent leurs illusions et facilitent ainsi le travail des tueurs. Cette illusion, celle aussi que tout le monde ne subirait pas le même sort, qu'on pouvait espérer tirer le bon numéro, elles furent entretenues systématiquement par toute une série de mesures que relate Steiner.

## L'EXEMPLE AUVERGNAT

Des juifs notables jouèrent alors le rôle de « responsables » ou de « policiers » dans chaque ghetto. Ils y exercèrent un semblant d'autorité dérisoire. Le même système fut appliqué partout, depuis les « Starostes » nommés par l'occupant dans les villages d'Ukraine, jusqu'aux gens de Vichy en France.



Par  
**Jean-Maurice  
HERMANN**  
vice-président de la F.N.D.I.R.P.

Parmi les juifs de l'Est, comme ailleurs, il dut y en avoir qui ne recherchaient qu'avantages ou protection personnelle, d'autres qui n'osèrent pas prendre le risque de refuser une nomination imposée ; d'autres enfin, comme ce Jacob Genns dont parle Steiner, ont cru pouvoir défendre ou sauver ce qui pouvait l'être : en amortissant autant que possible une représaille, il a pu rêver qu'en une occasion ou une autre il y parvint. Cependant, ils ne firent objectivement que faciliter l'obéissance et renforcer les illusions, qu'aider les nazis qui auraient été sans eux dans l'impossibilité d'administrer, dans tous les détails, les territoires conquis, et auraient dû compter plus tôt avec une résistance bien plus massive à l'exécution de leurs plans et à la satisfaction de leurs besoins.

Mais où donc n'ont-ils pas trouvé de tels collaborateurs, sincères ou non ? Il y en eut dans toute l'Europe occupée, sans distinctions de races ni de religions.

Steiner s'est demandé si une autre population, par exemple « les Auvergnats » aurait réagi autrement. Franchement, je n'en crois rien. Je suis sûr que si un jour les Allemands avaient décidé de mettre à l'index, puis de refouler et de déporter les Auvergnats de Paris, certains auraient fui (mais où pouvaient fuir les juifs de Vilna ?). Certains auraient cherché à organiser une résistance. Le plus grand nombre aurait hésité à abandonner foyer, famille, moyens d'existence, si précaires qu'ils soient devenus. Quelques-uns auraient accepté d'être nommés « responsables ». La plupart seraient montés dans les trains avec leur valise. Des voisins charitables en auraient, de ci, de là, cachés quelques-uns. (Sait-on que les juges nazis condamnèrent à mort des femmes pour avoir recueilli des enfants juifs ?). Pas mal de gens, se félicitant de n'être pas nés Auvergnats, ne se seraient guère senti concernés...

Croit-on d'ailleurs que la masse des bonnes gens soit si prête que cela à couvrir les risques graves et certains de l'illegalité et de la révolte, et d'y entraîner leur famille, tant qu'ils n'ont pas la certitude d'être menacés de quelque chose de pire ? Beaucoup de jeunes Français ont pris le maquis en 1942, plutôt que de répondre aux convocations du S.T.O., mais la majorité d'entre eux, conseillés par leurs parents, osèrent-ils désobéir à un ordre apporté par le gendarme ?

J'ai aussi été prisonnier de guerre. Très nombreux furent les prisonniers français de 1940 qui s'évadèrent ou tentèrent de le faire ; plus nombreux encore furent ceux qui préférèrent subir un sort désagréable mais supportable, que de courir les risques de l'évasion. Plus tard, au printemps 1944, dans le wagon obscur qui m'emportait vers Neuengamme, des jeunes voulurent percer le plancher pour sauter : des braves paysans affolés par la crainte des représailles les forcèrent à abandonner, les menaçant d'appeler les gardes allemands. Combien d'entre eux sont revenus ? Peut-être aucun.



La « sélection » avant la chambre à gaz



Cela dit, il est complètement inexact de dire qu'il n'y eut pas de résistance juive. Dès la première minute, des petits groupes se formèrent dans les ghettos de l'Est. Les organisations sionistes, socialistes, communistes, constituèrent souvent les noyaux de ces mouvements clandestins : il n'y en eut pas davantage en Europe occidentale. Lorsque la vérité se répandit enfin, ces organisations se renforcèrent, se préparèrent à la lutte. Là où elles réussirent à temps à être assez fortes et assez armées, les insurrections éclatèrent.

Chacun connaît l'extraordinaire épopée du ghetto de Varsovie : c'est la page capitale de cette résistance, mais ce n'est pas la seule, et combien resteront à jamais ignorées ! Insurrections du désespoir, insurrections pour l'honneur, pour attirer l'attention du monde, insurrections lancées avec des moyens dérisoires et sans espoir de secours, en plein milieu des pays occupés, sans autre perspective que celle de vendre sa peau le plus cher possible et de s'imposer au respect de l'ennemi : combien différentes des triomphantes insurrections nationales de Paris ou de Prague, déclenchées dans l'atmosphère de la victoire, pour achever un adversaire pris dans les tenailles de fer des armées alliées en marche...

Non, les juifs n'ont pas été plus passifs que les autres. Ce fut souvent le contraire.

## TROIS-QUARTS D'HEURE POUR MOURIR

Treblinka, c'était à la fois un abattoir et un camp où vivait le personnel de cet abattoir. A l'arrivée des « transportés », les d. portés étaient divisés en deux catégories. Pour l'énorme majorité, c'était la mort presque immédiate ; les autres étaient sélectionnés comme travailleurs. Quelle était la possibilité de révolte des premiers ? Aucune.

Je n'ai pas connu Treblinka, mais j'ai le souvenir de mon arrivée à Neuengamme et tous les anciens déportés en ont d'analogue. Un interminable voyage dans la pénombre des wagons à bestiaux, où l'encombrement était tel qu'il était impossible de s'asseoir par terre tous à la fois ; des malades, des fous, des morts ; la fatigue épuisante, la torture de la soif ; puis brusquement, ouverture des portes et le jaillissement dans l'éblouissement du jour, au milieu des hurlements des gardes,

de l'aboiement des chiens, et le troupeau titubant, ahuri, poussé au pas de gymnastique sous une grêle de coups, entre deux haies de S.S., la mitrailleuse à la main...

J' imagine ce que pouvait sentir, dans de telles conditions, une foule de vieillards et d'enfants. A Treblinka, les victimes devaient aussitôt se dépouiller entièrement, passer à la tonte, puis s'engouffrer — toujours nus, toujours courant, toujours sous les coups — dans le « chemin du ciel », au bout duquel était la chambre à gaz. L'untersturmführer, Kurt Frantz, dit « la Poupée », maître du camp, se vantait, lorsque sa « fabrique » fut au point, qu'il ne s'écoulait pas plus de trois quarts d'heure entre le moment où les victimes sortaient du wagon et leur mort.

Que pouvaient faire ces malheureux ? Encourager d'un dernier mot leurs enfants ? Rester dignes, prier, ou accomplir, s'ils le pouvaient, un dernier geste de défi, lancer une injure dont ils mesureraient toute la vanité. Steiner parle d'une femme qui arracha les ciseaux du coiffeur et les lui plongea dans le bras. Il a raconté qu'à Auschwitz, devant la chambre à gaz, une jeune fille lança une grenade qu'elle avait cachée dans son slip ; qu'une femme réussit à arracher le pistolet d'un S.S. et à l'abattre. Il y eut sans doute nombre de ces gestes individuels — mais par centaines de milliers, des êtres humains vécurent ces abominables dernières minutes, dans l'impuissance. A Auschwitz, on tua surtout des juifs, mais aussi des Tziganes, des Polonais catholiques : tous périrent de même. Pouvait-il en être autrement ?

Le cas de ceux qui furent provisoirement épargnés est différent. Sous le fouet, avec la certitude de l'exécution à la première défaillance, ils avaient à aider au déshabillage des arrivants, à fouiller, vider, trier leurs habits et leurs bagages, à en faire disparaître toute marque d'identification, à en faire des ballots et à les recharger dans le train qui repartait en les emmenant. Ils devaient sortir les cadavres de la chambre à gaz, enlever leurs dents en or, les porter jusqu'aux immenses fosses communes. Plus tard, lorsque Goebbels en donna l'ordre, un commando spécial dut exhumer ces corps, les brûler, en broyer les cendres.

## L'ILLUSION D'UNE VIE POSSIBLE

Environ un millier de juifs travaillaient ainsi, sans cesse renouvelés par des nou-

# POURQUOI ?

veaux arrivants, remplaçant ceux qui avaient été abattus ou avaient succombé.

Ont-ils été complices ? criminels ? Aucun n'avait été volontaire. Les S.S. ne demandaient pas leur avis aux déportés ! Ils avaient été sélectionnés dans la masse, en partie par la vieille méthode militaire : « Qui est-ce qui parle anglais ? Vous ? Bon, vous irez aux pluches ! », en partie pour leur résistance physique. Ils n'avaient plus ensuite que le choix entre l'obéissance et la mort. On ignorera toujours combien choisirent de se faire envoyer à « l'hôpital » d'où on ne revenait plus, combien se suicidèrent en se pendant la nuit dans leur baraque, combien refusèrent : de ceux-là on ne parle pas.

Pour les autres, les nazis appliquèrent à un degré supérieur la tactique qui les avait aidés à maintenir le calme dans les ghettos, mélangeant la terreur et l'espérance. Des châtiments sauvages s'abattaient sur ceux qui ne pliaient pas. Des hommes étaient littéralement hachés vivants à coups de pelle devant leurs camarades. En même temps, on cherchait à laisser croire, contre toute vraisemblance, que peut-être cette équipe échapperait à l'anéantissement. On tentait de créer l'illusion d'une vie possible ; on organisa des concerts, des distractions ; on permit des mariages ! Le commando des cadavres, isolé de tout le reste avec son travail épouvantable, eut la possibilité de s'étourdir en de véritables orgies.

## LA REVOLTE

L'homme s'adapte à tout. Il est probable que beaucoup avaient fini par s'habituer à ne plus ressentir l'horreur, mais ils ne furent pas dupes. Ils ont créé peu à peu une organisation, préparé un soulèvement ; pas plus que ceux du ghetto de Varsovie, ils n'avaient de perspectives ; leur espérance, c'était que quelques-uns au moins pourraient survivre et raconter aux hommes extérieurs ce qui s'était passé. Le secret du complot fut gardé pendant des mois. Pour un misérable qui, au bord de la fosse tenta de le trahir pour gagner quelques jours d'existence, Steiner cite huit hommes qui préférèrent subir en silence une mort affreuse. Le docteur, pris avec l'or destiné à acheter des armes, s'empoisonna pour ne pas parler.

Enfin le soulèvement éclata. Le récit qu'en fait Steiner est bouleversant. Les dirigeants se sacrifièrent pour assurer l'évasion des autres. Sur mille détenus, six cents, dit-on, purent gagner la forêt ; quarante survivaient à la fin de la guerre ; sans eux, on n'aurait jamais rien su de Treblinka.

Voilà l'histoire et le sujet du livre. L'héroïsme n'y manque pas. Suppose-t-on ce que représentait la révolte d'un camp de concentration. Il fallait une organisation secrète, maintenue des mois malgré la promiscuité des blocs et le mouchardage, malgré le cloisonnement des parties du camp, malgré les morts et les départs ; il fallait des armes et un plan ; il fallait non seulement du courage et des chefs capables, mais du temps ; il fallait aussi l'espoir raisonnable de vaincre. Dans bien des camps, les déportés surent peu à peu se grouper. Là où ils passèrent à l'action, comme à Buchenwald, ce ne fut que dans les dernières heures, au moment où les armées libératrices étaient proches. Les deux seules révoltes armées qui ont eu lieu avant, contre un ennemi en pleine force, sans aucune chance de secours, ce furent la révolte des juifs à Treblinka et celle du commando du crématore d'Auschwitz.

Reste, et c'est le plus grave, le problème moral de l'intégration de ces hommes dans le mécanisme hitlérien. Pas plus que celui des « collabos » civils, il n'a été spécial ni à Treblinka, ni aux juifs. Dans tous les camps de concentration, sans exception, l'encadrement subalterne était entièrement assuré sous le contrôle des S.S. par des détenus choisis par eux : kapos, chefs de bloc, etc. Au début, c'étaient des condamnés de droit commun. Il y eut parmi eux beaucoup d'individus qui ne pensaient qu'à s'assurer la pitance et la vie et se livraient aux pires exactions. Ils frappaient, torturaient, tuaient. Combien par exemple de Polonais catholiques jouèrent ce rôle de bourreaux, même contre leurs compatriotes résistants ! Mais d'autres utilisèrent leurs fonctions pour protéger leurs camarades. La première lutte des déportés fut pour conquérir ces postes ; ce fut le moyen de sauver nombre de vies humaines.

Reprocherait-on à ces kapos-là d'avoir porté le béret noir et le brassard, même si, pour conserver leur place, ils étaient forcés de s'associer parfois devant les S.S. aux injures et aux coups ? La loi non écrite des camps, c'était d'abord de

survivre. Chaque jour gagné était gagné sur un ennemi qui voulait notre disparition. Pour les uns, là se limitait le but ; pour les autres, c'était la volonté de voir l'heure de la victoire finale, l'heure qu'on croyait être celle du témoignage, de la justice, de la vengeance. Il n'y a aucune raison de penser qu'il en ait été autrement à Treblinka.

L'agression hitlérienne contre la personne humaine a rencontré partout de la veulerie, sans laquelle elle n'eût jamais connu son éphémère et sanglant succès, et de l'héroïsme, sans lequel elle n'eût pas été vaincue. Les juifs se sont comportés comme les autres ; comme se serait comporté à leur place n'importe quel autre groupe, avec ses bons et ses mauvais sujets, ses pacifiques et ses héros, et son immense majorité de braves gens, vivant dans le petit horizon de leur métier et de leur famille et sur lesquels se serait abattue à l'improviste, cette hallucinante, incompréhensible tyrannie, l'emprisonnant dans un univers démentiel à la Kafka.

Que chacun fasse un retour sur lui-même : la tragédie de Treblinka ne pose pas un problème spécifiquement juif. Peut-être, comme tout le système raciste et concentrationnaire nazi pose-t-elle un problème allemand ? Nulle part ailleurs on n'a assisté à cette incroyable déshumanisation, à ces massacres industriels, officiels et gratuits, exécutés avec une conscience de fonctionnaire scrupuleux. Les mémoires de Hoess, commandant d'Auschwitz, ou les déclarations de Eichmann à son procès, sont l'autre face du dyptique. Il vaut la peine de les rappeler, en même temps que le livre de Steiner.

Treblinka, c'est la tragédie humaine, c'est celle de chacun d'entre nous, qui avons vécu le temps où elle a été possible. Elle doit nous inspirer modestie et vigilance.

## LA LACHETE DES ASSASSINS

Tel n'est pas l'avis de tout le monde. « Treblinka » est une enquête, un document. Il confirme qu'en un an, sur ce seul coin de terre, furent assassinés dans des conditions ignobles, au moins sept cent mille êtres humains innocents. Il fallut des semaines pour faire disparaître les trente-cinq mille tonnes de cadavres en décomposition qui auraient pu témoigner du crime.

Rivarol, qui a consacré une page à ce livre, ne mentionne même pas ces détails. La psychologie des assassins ne l'intéresse pas non plus ; ils devaient avoir des raisons, les assassins, pour tuer les juifs, après tout. Seul lui paraît important le comportement des victimes. Il exulte à l'idée qu'il aurait pu y avoir des « juifs collaborateurs ». Il se scandalise qu'on n'ait pas demandé de comptes aux juifs. Il aurait voulu qu'on les juge à Nuremberg.

D'autres s'indignent de ce qu'ils appellent la lâcheté des juifs. Nous avons dit ce qu'il faut en penser. Mais il est facile de donner des leçons de courage. Le courage, dans l'univers concentrationnaire, peut prendre bien d'autres formes que celles popularisées par l'imagerie d'Épinal, bien que celle-là aussi n'y ait pas manqué. Nous y avons en tout cas appris une chose : c'est qu'on juge l'homme placé dans des conditions inhumaines, où il est nu, dépouillé de tout ce qui le soutenait dans son ancienne personnalité sociale, et où la mort est à chaque minute présente. Comment se seraient comportés là-bas ces brillants matamores du stylo ? Je n'en sais rien. Eux non plus.

Ce que nous savons, c'est la façon dont se sont conduits les amis de Rivarol. Bien différente de la situation des habitants du ghetto de Vilna, en 1942, était celle des miliciens ou des S.S. en 1945. Ils étaient tous de jeunes gaillards solides, militairement entraînés, bien armés, vivant par groupes, loin de leurs familles, et professant une idéologie de combat. Avez-vous jamais entendu parler d'une caserne de la milice dont la garnison se serait faite alors tuer sur place plutôt que de capituler ? Avez-vous entendu parler de combats-suicides menés par des maquis S.S. après la mort de Hitler. Ou et quand ont-ils tenté, eux, de « sauver l'honneur » par un geste désespéré ? Leur seul souci fut de se cacher. Il n'est pas de lâcheté plus écoeurante que celle des assassins. C'est cela la vraie « chose qu'on n'a jamais dite ».

## « Médecin - sélectionneur » à Auschwitz HORST FISCHER EST CONDAMNÉ A MORT PAR LA COUR SUPREME DE RDA

Le 25 mars, à Berlin, devant la Haute-Cour de la République Démocratique Allemande, s'est achevé le procès de l'ex-médecin SS Horst Fischer. Ce procès a duré dix jours. L'accusé a reconnu avoir « sélectionné » plus de 70.000 juifs pour la chambre à gaz d'Auschwitz. A l'arrivée des convois de déportés, Fischer ne devait laisser survivre que ceux qui étaient en état de travailler.

Ceux-là étaient alors dirigés sur le camp de concentration de Monowitz (Auschwitz III) jouxtant le vaste chantier de la Buna-Werke — cinquante kilomètres carrés — où soixante mille esclaves de toutes nationalités étaient employés à la construction d'un complexe industriel dont la réalisation devait être l'orgueil de l'I.G. Farben Industrie.

Les maîtres de l'I.G. Farben dominent toujours l'industrie chimique dans l'Allemagne de Bonn.

A Berlin-Est l'accusé Fischer a été condamné à la peine de mort.

Au procès assistaient en qualité de témoins ou d'observateurs quelques survivants d'Auschwitz III.

Parmi eux, Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P. Il répond aux questions de Droit et Liberté :

— On reste parfois confondu à l'énoncé des crimes commis par certains nazis. Quelle est donc la personnalité de Fischer ?

— Horst Fischer a aujourd'hui 53 ans. Né en 1912, il est orphelin à douze ans. En 1937, il achève ses études de médecine. En 1938 il adhère au parti nazi. En 1939 il s'engage dans la S.S. Trois ans plus tard, Hitler domine l'Europe.

La « solution finale » du problème juif est décidée. Par convois entiers, de tous les pays occupés, les juifs sont amenés à Auschwitz. Mais déjà l'industrie de guerre allemande réclame toute la main-d'œuvre disponible. Fischer est le prototype de cette intelligenzia hitlérienne qui met tout son zèle au service de la barbarie nazie.

Pendant deux années, Fischer se tient chaque jour au bout de la fameuse rampe d'Auschwitz où débarquent les déportés. Du même geste précis, calme, saccadé, il désigne du doigt, d'une part ceux qui vont mourir, d'autre part ceux qui lui semblent les plus valides, les plus aptes à travailler, et qui presque tous mourront d'épuisement, de faim, de froid, sous les coups...

Non loin du camp, Fischer a son domicile. Et lui qui chaque jour envoie des centaines d'enfants à la mort, aura deux enfants nés à Auschwitz.

— Et après 1945 ?

— Après l'effondrement nazi, Fischer falsifie ses papiers, ses diplômes et se réfugie non loin de Berlin chez un vieux docteur Fischer (ce nom est très répandu en Allemagne). Notre homme se sait recherché comme criminel de guerre. Un autre Fischer est jugé à Nuremberg. Et de ce fait, l'ancien médecin S.S. d'Auschwitz se croit désormais tranquille. Les années passent. Le vieux Fischer meurt : Horst reprend le cabinet médical et exerce son métier jusqu'à



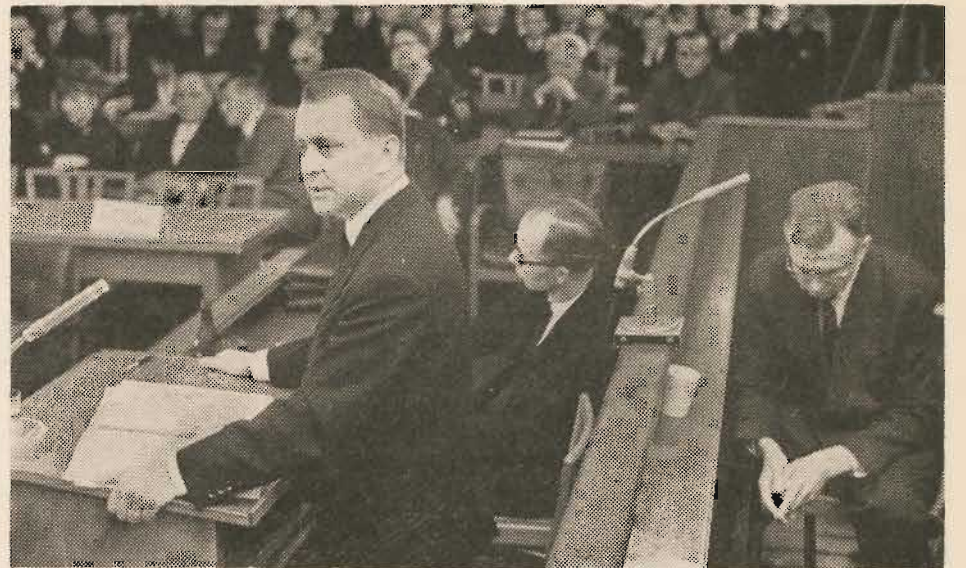
par Charles PALANT

Secrétaire général du M.R.A.P.  
observateur au procès

de ce procès. Qu'en a-t-il été en R.D.A. ?

— La Haute-Cour de la R.D.A. a siégé pendant dix jours. Des dizaines de journalistes de tous pays étaient présents. La télévision des pays socialistes était présente aux débats. Le service de presse du Palais de Justice a mis à la disposition de qui le désirait de nombreuses photographies ainsi que le texte des principales dépositions, plaidoiries, réquisitoire du procureur général et le texte du jugement. En R.D.A. même, la presse, la radio et la télévision ont fait une large place au compte rendu des débats que l'opinion a suivi avec un vif intérêt. De ce point de vue le contraste est frappant avec ce qui se passe à l'Ouest, où lors du procès de Francfort (contre Mulka et autres !) tous les observateurs ont été frappés par l'indifférence de l'opinion, sinon par une certaine désapprobation de tout ce qui peut encore « réveiller les vieilles histoires ».

C'est sur ce fond d'indifférence que



L'accusé Horst Fischer (à droite) pendant le plaidoyer de l'avocat de la défense Vogel

juin 1965, date à laquelle il est démasqué, arrêté. Il a eu entre temps deux autres enfants. Seule sa femme partageait le terrible secret de son passé.

— Quelle fut l'attitude de Fischer durant son procès ?

L'instruction mit en évidence le rôle de Fischer comme rouage essentiel de la machine de mort et d'exploitation des déportés jusqu'à la mort et même au delà, édifiée par les nazis, et dont le gigantesque trust I. G. Farben tira profit sans vergogne.

Tout cela a été mis à nu au cours du procès qui fut celui d'un homme pleinement responsable, n'ayant jamais tenté de se soustraire à sa mission criminelle, et tout autant le procès des esclavagistes hitlériens tout dévoués à leurs maîtres véritables : les magnats de l'industrie allemande.

— Hormis de sèches informations, dans la presse occidentale on a peu parlé

les procès des pires criminels nazis s'achèvent par des jugements d'une incroyable indulgence... en attendant la prescription qui rendrait même ces jugements-là impossibles. Et déjà un parti politique se réclamant ouvertement de l'héritage hitlérien compte ses premiers succès électoraux.

— Qu'en est-il de la prescription en R.D.A. ?

— Tout comme la France, la République démocratique allemande a déclaré solennellement imprescriptible la poursuite des crimes contre l'humanité. Et autant que dans la loi, la haine du passé maudit est largement contenue dans l'éducation que reçoit la jeunesse. Une jeunesse élevée dans le respect et l'estime de tous les peuples et dont je garde avec émotion le souvenir de nombreux témoignages d'amitié généreusement prodigués à l'ancien déporté-résistant français...







# LA PREMIERE JOURNEE NATIONALE ANTIRACISTE EN BELGIQUE

Le 27 mars, s'est tenue à Bruxelles la première Journée Nationale du M.R.A.P. de Belgique. Nous pensions la tenir au plus tôt en 1967; mais, dans le cadre de nos activités, les événements en Belgique et à l'étranger, ont été tels que nous avons été amenés à organiser dès maintenant cette manifestation, car nous ne pouvions nous satisfaire de rester de simples spectateurs ou de seulement dénoncer les actes racistes et xénophobes qui se produisent tous les jours sous nos yeux.

Nous avons passé outre, malgré les craintes de certains quant au succès que nous pourrions obtenir. Le scepticisme, nous l'avons rencontré au cours de notre conférence de presse du 24 mars. Les questions posées par les journalistes présents sur l'opportunité de cette Journée contre le racisme et même sur celle de notre existence, étaient pour nous la preuve évidente qu'il nous appartenait de dénoncer le racisme et la xénophobie. Du reste cette conférence de presse préparatoire à notre Journée se termina de manière positive.

Pour beaucoup de journaux, il est bien entendu que le fait d'afficher « appartenance à louer — étrangers s'abstenir », de même lorsque certains établissements affichent à leur devanture : « interdit aux étrangers », cela ne constitue pas une attitude raciste ou xénophobe. Propriétaires et tenanciers étant libres, à leur avis, de louer ou vendre à qui leur plaît. Or, cette attitude de discrimination est évidemment fondée sur la couleur de la peau ou sur l'ethnie. La conspiration du silence a été clairement démontrée par le défaut non seulement de l'annonce de notre Journée mais encore par l'absence de tout écho à celle-ci. De grands quotidiens au courant du moindre fait divers ont ignoré des noms aussi connus que le professeur Jean Hiernaux, de l'Université de Bruxelles et de la Sorbonne, le chanoine Goor, professeur à l'Université catholique de Louvain, M. Nihon, directeur de l'École Supérieure Ouvrière, M. Paul Danblon, un des plus populaires présentateurs scientifiques de la R.T.B., M. van Hout, secrétaire de l'association « La Pensée et les Hommes », Maurice Carême, un des plus grands poètes de notre temps

qui nous adressa spontanément un appel émouvant. Et cependant ce « certain » silence n'empêcha pas notre Journée de connaître le succès. Succès, par le nombre de personnes présentes et mieux encore par la participation active des assistants, et c'est là ce qui fut à nos yeux le plus encourageant.

## UN GRAND NOMBRE D'ENSEIGNANTS

Les questions et suggestions auxquelles nous avions invité par l'insertion de feuilles spéciales contenues dans les dossiers remis aux participants sont si nombreuses qu'il nous faut prévoir une période relativement longue pour répondre à toutes et je demande par la voie de « Droit et Liberté » qu'au moins nos lecteurs nous en excusent.

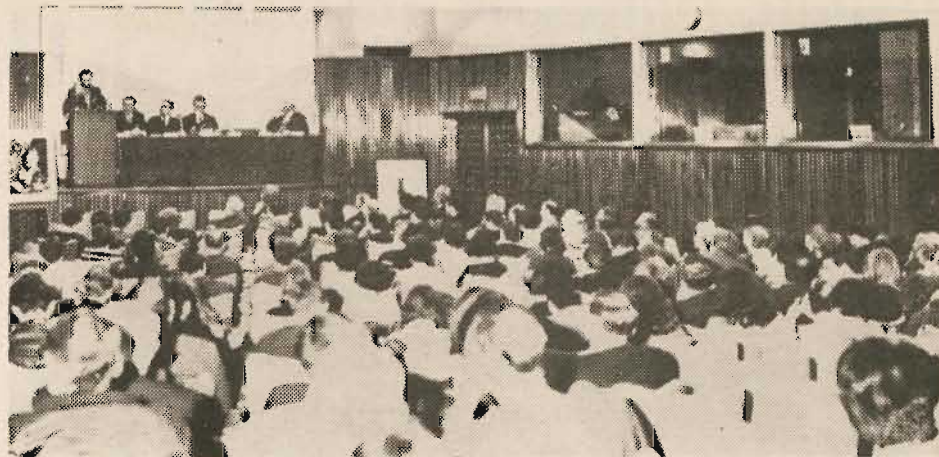
Autre raison pour laquelle notre Jour-

Le motif qui illustre cet article a été conçu par le graphiste belge Gilles Fiszman pour la Journée Nationale du M.R.A.P. - Belgique. Avec l'accord de l'auteur et de nos amis de Bruxelles, il a été également adopté pour la Journée Nationale du 8 mai à l'U.N.E.S.C.O.

née fut un succès : le grand nombre d'enseignants présents. Nous avions prévu une participation élevée de ceux-ci. Le résultat a largement dépassé nos espoirs et déjà les demandes de matériel affluent.

A ce propos, nous avons eu l'occasion au cours de cette Journée d'exposer les deux magnifiques œuvres offertes par notre Mouvement aux deux lauréats de notre concours de rédaction organisé avec la coopération active de l'administration communale dans deux écoles de l'agglomération bruxelloise où le taux des étrangers est très élevé. Ces deux tableaux signés par nos amis Mariette Gassel et Roger Somville ont eu le succès qu'ils méritent.

C'est sans doute aucun, aussi un succès que le nombre élevé de jeunes, d'or-



Une vue de l'assistance pendant les travaux

ganisations représentées à notre Journée, des personnalités du monde scientifique, artistique et politique, présentes ou qui nous ont fait tenir des messages de sympathie. Parmi les messages, à titre d'exemple, celui de Mgr Leclercq qui nous souhaite plein succès parce que, dit-il, « il y a encore des ânes qui croient à la supériorité d'une race sur une autre ».

## TROIS ACCUSES LIBERES

Le professeur Jean Hiernaux fit une démonstration magistrale sur cette affaire tandis que le chanoine Goor intervint de manière émouvante pour l'application de l'esprit œcuménique; à son grand regret, il dut nous quitter trop tôt. Le député-bourgmestre Glinne nous donna des exemples de discrimination raciale dans sa commune et cita divers cas dans lesquels il dut intervenir. M. Nihon a souligné l'importante tâche et la responsabilité des éducateurs. M. Meyer, journaliste américain, a rappelé les événements historiques et les conditions économiques qui ont donné au racisme de son pays sa virulence actuelle. Un de nos conférenciers annoncés, l'avocat Schellekens, se trouvait au Burundi afin d'y défendre trois syndicalistes noirs emprisonnés. Il fut cependant applaudi puisqu'au cours de la Journée, nous apprenions la libération des trois accusés. M. van Hout, dans son exposé, nous expliqua que beaucoup de gens trouvent de grandes facilités dans le racisme : « cela permet de ne pas réfléchir et d'aborder les problèmes sans chercher à les approfondir ».

La Journée, ouverte et présidée dans les deux langues nationales, par Mme Edith Buch, avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, débuta par le rapport d'Antoine Dudicq, secrétaire, et le rapport moral de Léon Griner, président du M.R.A.P. L'un permit de faire le point sur nos activités, entre autres notre intervention dans une école où se manifesta une discrimination envers des enfants, des interventions auprès de propriétaires et de gérants d'établissements affichant « interdit aux étrangers », la

manifestations dans les rues de Bruxelles pour protester contre l'inscription de croix gammées, notre initiative de créer un comité contre la prescription des crimes contre l'humanité, nos interventions chaque fois que discours ou publications à tendance raciste étaient portés à notre connaissance, constitution d'un service ayant pour but de rassembler les informations permettant au M.R.A.P. d'agir avec plus d'autorité. De plus, le M.R.A.P. est l'initiateur de divers projets de loi ayant pour but de réprimer toute manifestation de haine raciale.

## LA CONVENTION DE L'O.N.U.

Dans le rapport de Léon Griner, il faut souligner l'indignation généreuse devant les phénomènes racistes dans le monde entier. Notre ami insista sur le rôle éducatif parmi les jeunes et sur la vigilance pour chaque antiraciste.

Dès le début de la Journée la double délégation du M.R.A.P. de France fut chaleureusement applaudie. Venu de Paris et de Lille, nos amis français ne ménagèrent pas leur intérêt. Il appartient à M<sup>r</sup> Dymensztajn de saluer notre effort. Son exposé s'attacha principalement à la récente Convention des Nations-Unies contre toute discrimination raciale, dont il souligna la pressante actualité. Que nos amis français et le M.R.A.P. trouvent ici à nouveau l'expression des remerciements chaleureux que nous eûmes l'occasion d'adresser aux délégués.

Le temps prévu pour les interventions des participants permit de constater le grand intérêt suscité par notre Journée et notre Mouvement. La lecture et la résolution finale approuvée par acclamations termina cette Journée qui a défini nos activités futures.

Il faut remercier encore une fois le service d'ordre assuré exclusivement par des jeunes qui aidèrent au déroulement souriant, harmonieux et sans heurt de cette première Journée Nationale contre le racisme en Belgique.

Le Secrétariat  
du M.R.A.P.-Belgique.

## La réunion du Conseil National

Le Conseil National du M.R.A.P., réuni le 3 avril à Paris, salle de l'Encouragement, a consacré l'essentiel de ses travaux à la préparation de la 17<sup>e</sup> Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix. Les séances furent présidées successivement par Pierre Paraf, président du M.R.A.P. et Charles Palant, secrétaire général.

### RENFORCER NOTRE ORGANISATION

Dans son rapport, Albert Lévy a souligné l'actualité de l'action antiraciste, et la nécessité, pour la mener à bien, de renforcer l'organisation et l'implantation de notre Mouvement : cette tâche permanente doit orienter nos efforts d'ici la Journée Nationale. Celle-ci donnera ensuite un nouvel élan à notre combat en élargissant sa portée et les soutiens dont il bénéficie.

La discussion a fait apparaître, sur la base d'exemples concrets, l'intérêt qui s'affirme dans les milieux les plus divers pour les initiatives que prend le M.R.A.P., dans un esprit d'union et d'efficacité. Des suggestions nombreuses ont été formulées pour la création de nouveaux comités locaux, régionaux et professionnels. La mise en place rapide de ces comités, la multiplication systématique des adhésions peuvent seules permettre de répondre aux nombreuses obligations résultant de l'accroissement de nos activités.

### 60 ANS APRES...

Autre point à l'ordre du jour : le 60<sup>e</sup> anniversaire de la réhabilitation d'Alfred Dreyfus (12 juillet). Dans un exposé inci-

sif et émouvant, Nicole de Boisanger mit en relief les raisons pour lesquelles le M.R.A.P. se doit de commémorer cette grande victoire remportée par les forces de progrès et de justice sur l'obscurantisme et la haine antisémite.

Cette commémoration sera marquée tout d'abord par la projection, à la Journée Nationale, d'un film sur l'Affaire Dreyfus ; puis par la publication d'une série d'articles dans notre journal. D'autres manifestations et démarches ont été proposées, dont la mise au point a été confiée à une commission spéciale. Nous y reviendrons dans nos prochains numéros.

### UN NOUVEAU « DROIT ET LIBERTÉ »

La transformation de « Droit et Liberté », décidée lors de la précédente réunion du Conseil National, a fait l'objet d'un rapport de Marguerite Kagan. Le compte rendu des travaux de la commission qui s'est consacrée à ce problème fait apparaître un double souci : mieux répondre à l'intérêt qui se manifeste de plus en plus dans l'opinion publique pour les problèmes liés au racisme ; moderniser la formule de notre mensuel en fonction de l'évolution des techniques de la presse.

Les maquettes présentées répondent, semble-t-il, au désir exprimé par certains lecteurs et amis d'avoir une revue plus riche, plus variée, plus maniable. Il est encore possible aux uns et aux autres de nous faire connaître leur point de vue.

Pour assurer le lancement du nouveau « Droit et Liberté », tous nos amis devront se mobiliser, l'augmentation du prix de revient devant être compensée par l'accroissement du nombre des lecteurs.

Sont intervenus tour à tour au cours

des travaux du Conseil National : Moktar Allab, Mme Lehmann, Paul Guyard, Jacques Cukierman, Henri Krziwoski, Joseph Creitz, Dr Louise Hirsch, Michel et Solange Pelta, M<sup>r</sup> Odet Denys, Dr Rennert, Georgette Gebelin, Guy Plouvier, Pierre Coula, Alain Gausse, Claude Arditi, Emmanuel N'Gassa, Daniel Hechter, Mebarek Belladjal, Henri Citrinot, Bernard Martin, Jean Kolpa.

Une fois de plus, cette réunion a montré que, si le M.R.A.P. rencontre certaines

difficultés, ce sont des difficultés de croissance. Et que, pour y faire face, il convient de « diviser le travail » toujours plus entre des comités de plus en plus nombreux, avec le concours de cadres et de militants dont le recrutement et la formation doivent se poursuivre à un rythme accéléré. C'est ainsi que nous serons à la hauteur de la confiance dont bénéficie notre Mouvement dans des secteurs toujours plus larges de l'opinion publique.

## La Rencontre parisienne

### ★ Suite de la page centrale

et des moyens culturels pour prévenir le racisme et s'y opposer.

L'après-midi est consacrée aux comptes rendus du travail des trois commissions suivis d'une discussion commune. Les conclusions devront surtout être... une introduction au travail à poursuivre en commun en 1966-1967.

### CE QUE NOUS ATTENDONS DE CETTE RENCONTRE

La journée du 24 avril doit permettre : — A de nombreuses personnes de faire connaissance avec le M.R.A.P. (et, pour certaines, d'y adhérer, de s'abonner à « Droit et Liberté »).

— Au M.R.A.P. de mieux faire connaissance avec d'autres associations. A celles-ci de mieux connaître le M.R.A.P. et de mieux se connaître entre elles.

— Aux uns et aux autres de confron-

ter leurs expériences dans la connaissance du racisme, sa prévention, la lutte antiraciste. Cette confrontation doit enrichir chacun, mais surtout permettre pour l'avenir une coordination et une organisation en commun des efforts.

Nous serons satisfaits si, au soir du 24 avril, chaque participant rentre chez lui avec :

— son carnet d'adresse bourré de noms de personnes avec qui poursuivre une action commune contre le racisme ;

— sa tête bourrée d'idées nouvelles pour l'éducation et la lutte antiracistes.

Nous serons plus satisfaits encore si, dès le soir du 24 avril, ou dans les jours suivants, nous apprenons la création, dans la région parisienne, de 1, 5, 10 ou 100 nouveaux comités locaux du M.R.A.P. car l'expérience a montré qu'il peut suffire de regrouper ainsi quelques antiracistes convaincus et dynamiques dans une localité pour y agir rapidement et efficacement.

# HENRI KRZIWKOSKI REÇOIT l'Ordre National du Mérite

MERCREDI 20 avril, dans les salons de l'Hôtel Moderne, devant une assistance fort nombreuse, Pierre Paraf, président du M.R.A.P., remettait à Henri Krziwkoski, l'Ordre National du Mérite, qui lui avait été décerné en reconnaissance de ses cinquante années d'activité dans la Fourrure. Autour d'Henri Krziwkoski, de sa femme, de ses fils et de leur famille, se trouvaient réunis tous ses amis : ceux de sa profession, les dirigeants du M.R.A.P. et d'autres organisations démocratiques auxquelles il apporte le concours de son inlassable dévouement. C'est dire que la cérémonie se déroula dans une atmosphère de chaleureuse affection, chacun étant heureux et fier de cette distinction décernée à un homme dont toute la vie est un exemple d'honnêteté, de bonté, de civisme.

Présentés par Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., ce sont tout d'abord MM. Chayette, président de la Chambre Syndicale de la Fourrure, et Salomon, président de la Fédération Nationale de la Fourrure, qui expriment à Henri Krziwkoski leurs félicitations.

Puis Pierre Paraf, faisant partager à tous son émotion, évoque à grands traits la carrière de notre cher Krziwkoski : son immigration en France, à l'âge de 11 ans, sa



Henri Krziwkoski recevant l'accroche de Pierre Paraf

Elie Kagan.

réussite économique et ses efforts pour le développement de son métier, par la création de l'Ecole Professionnelle de la Fourrure, son adhésion à la Ligue des Droits de l'Homme après la dégradation d'Alfred Dreyfus, à laquelle il assiste, et qui le bouleverse ; son héroïsme pendant la guerre de 1914-18, où il est blessé ; son action dans la Résistance ; et son combat permanent au service de toutes les nobles causes que résume pour lui la devise républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité ; sa participation enfin à la direction du M.R.A.P. depuis la fondation de celui-ci.

Les applaudissements éclatent et se prolongent tandis qu'après avoir épinglé la médaille sur la poitrine d'Henri Krziwkoski, Pierre Paraf lui donne l'accroche.

Le cadeau offert à Henri Krziwkoski par l'ensemble de ses amis lui est alors remis par Charles Palant : une série de médailles symbolisant les plus généreuses traditions françaises de lutte pour la liberté et la dignité humaine, et une collection de « journaux du temps passé », parmi lesquels le numéro de « L'Aurore » où parut « J'accuse ».

On trinqua ensuite dans la joie, à la santé, à la longue et heureuse vie de Henri Krziwkoski.

## ICI ET LA ★ ICI ET LA

■ **PAS DE RACISME EN FRANCE !** Sur ce thème une assemblée d'information, consacrée aux discriminations et difficultés diverses que rencontrent les travailleurs immigrés en France, a lieu le 22 avril à Paris, à l'Hôtel Moderne. Sous la présidence de Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., interventions, témoignages et déclarations de Alain Gausse (M.R.A.P.), Alain Méphon (Association générale des Travailleurs Antillais et Guyanais), Sally U'Dongo (Union Générale des Travailleurs Sénégalais), M. Chikhi (Amicale des Algériens en Europe), Félix Angel (C.G.T.), P. Manghetti (C.F.D.T.), C. Payment (F.O.), le R.P. Ghys (E.S.N.A.), Colette Roulet (C.I. M.A.D.E.).

■ **DANS PLUSIEURS VILLES DE L'EUROPE**, le film « La Passagère » sera présenté les 26 et 28 avril et le 3 mai, sous l'égide de l'Association départementale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes, avec le concours du M.R.A.P. Prendront la parole, M. Mercier, membre du Comité du M.R.A.P. de Rouen, M<sup>me</sup> Mireille Szatan-Glayman, Michel Moutet et Armand Dymenstajn, membres du Conseil National.

■ **L'EXPOSITION « LINCOLN ET LE COMBAT ANTIRACISME »**, organisée par le M.R.A.P., continue son périple à travers la France. Elle sera inaugurée le 23 avril par Roger Maria à Lille, où elle

restera jusqu'au 29. Elle sera à Grenoble du 4 au 13 mai, à Caen du 18 au 24 mai.

■ **A VERSAILLES**, le 23 avril, soirée antiraciste au Foyer « Détente et Loisirs ». Projection de « La Marche ».

■ **A AIX-EN-PROVENCE**, une soirée antiraciste a été organisée par le comité du M.R.A.P. et le club U.N.E.S.C.O., à la Maison des Jeunes et de la Culture, le 18 avril. La projection de « One potato, wo potato » a été suivie d'un débat.

■ **A STRASBOURG**, le 20 avril, projection du court métrage « Mais où sont les nègres d'antan », et débat, à la Maison des Jeunes et de la Culture.

■ **A LA COURNEUVE** (Seine), un débat sur le thème : « Y a-t-il du racisme en France » a eu lieu le 20 avril, animé par les militants du Comité local M. Marx et B. Martin, avec la participation de H. Citrinot et M. Parmentier, membres du Conseil National du M.R.A.P.

■ **LE M.R.A.P. ETAIT REPRESENTÉ** par Charles Palant, secrétaire général, et J. Creitz, membre du Bureau National, à la soirée commémorative de la révolte du ghetto de Varsovie, le 20 avril à la Mutualité ; par Roger Maria, membre du Bureau National, à la cérémonie de la Flamme de la F.N.D.I.R.P., le 12 avril ; par J. Creitz, le 10 avril, à la fête annuelle de l'Association générale des Travailleurs Antillais et Guyanais.

# L'affaire du « Paris-Londres » :

## CONFIRMATION EN APPEL

LE 1<sup>er</sup> février 1966, la XII<sup>e</sup> Chambre Correctionnelle avait à juger la plainte de cinq Antillais, victimes de discriminations raciales à la brasserie « Paris-Londres », près de la Gare du Nord, et condamnait pour refus de vente, le patron Maffray à 2.000 francs d'amende, et le gérant Brou à 1.000 francs, le barman Daniel à 500 francs avec sursis ; pour injures publiques envers particuliers, Brou et Tantet chacun à 500 francs d'amende. Les cinq Antillais recevaient le franc de dommages et intérêts qu'ils réclamaient (1).

Les prévenus ayant fait appel, la IX<sup>e</sup> Chambre de la Cour d'Appel, présidée par M<sup>me</sup> Becognée, avait à examiner leur recours le mercredi 20 avril. Seuls Tantet et Daniel étaient présents à la barre. Interrogé le premier, Tantet, grand et massif, nie avoir prononcé les paroles : « Ici, on ne sert pas les nègres... » « Je n'ai pas assisté au début de la conversation, déclare-t-il. Quand je suis arrivé, Daniel discutait avec les Antillais. Il avait refusé de les servir, suivant les ordres du patron qui avait eu une altercation avec des Antillais huit jours avant. Moi je n'ai rien fait. Bien sûr tout le monde était excité, énervé... mais tout de même, nous traiter de sales racistes, de SS !... »

A une question de M<sup>me</sup> Fernand Benhaïem qui avec M<sup>me</sup> Rolande Attuly représente les Antillais, Tantet persiste dans ses dénégations, précisant : « Je me suis un peu accroché avec les témoins de la partie civile. Je leur ai dit : « Le patron est libre de faire ce qu'il veut chez lui. »

Jean-Paul Daniel, petit blondinet qui cache son regard derrière des lunettes noires, se retranche lui aussi derrière les ordres de Maffray, le patron, qui était justement absent ce jour-là.

Le président passe ensuite à l'interrogatoire des deux parties civiles citées aujourd'hui — on aurait pu penser que la citation serait adressée aux cinq Antillais et non pas seulement à MM. Mirre et Amboulé.

### L'HONNEUR DE LA JUSTICE

D'un ton sec le président demande à Mirre ce qui lui a été signifié au « Paris-Londres » et comment il expliquait sa présence dans cet établissement ce jour-là.

Avec un souci d'honnêteté et d'objectivité qui leur fait honneur, Mirre et Amboulé répondront qu'en effet, ils avaient voulu s'assurer de la réalité des discriminations dont avaient été victimes leurs compatriotes.

Amboulé précise que sa commande d'un café s'est vue opposer un refus : « Ici on ne sert pas les gens de couleur », lui a-t-il été dit.

M<sup>me</sup> Bensimon, avocate des deux prévenus s'étonne des développements de cette « affaire modeste à son début », et explique la décision de Maffray comme entrant dans le cadre des pouvoirs de police dévolus aux exploitants de café pour maintenir l'ordre dans leur établissement. Contestant l'existence de discriminations

raciales, il s'écrie : « Il ne faudrait pas que la crainte et l'obsession du racisme en provoque là où il n'y en a pas ».

M<sup>me</sup> Benhaïem, dans une brève mais éloquent plaidoirie, exprime son espoir de voir se faire ici « le procès du racisme » par les décisions qui seront rendues. « C'est d'ailleurs à l'honneur de la Justice française d'avoir sanctionné en première instance, les sentiments xénophobes de Maffray... »

L'avocat, s'appuyant sur le témoignage objectif d'un « contractuel » souligne que, contrairement à ce qu'a prétendu Maffray, aucun des plaignants n'avait eu antérieurement une attitude justifiant le refus de le servir.

« Y aurait-il eu auparavant des incidents avec l'un d'eux, il n'empêche, ajoute-t-il, que le caractère raciste de cette affaire réside dans la généralisation : C'est contre TOUS les Antillais que s'exerce la discrimination. »

« Ce procès s'adresse à leur peau noire », s'exclame M<sup>me</sup> Rolande Attuly, qui souligne qu'elle est de même couleur que les plaignants et que sa solidarité leur est acquise.

Puis elle constate encore une fois l'absence de Maffray « qui sait seulement donner des ordres à un personnel subalterne. Je suis tout à fait serein quant à vos décisions, conclut-elle en s'adressant à la Cour, car il est impensable qu'on puisse tolérer l'existence de la ségrégation en France. En confirmant le jugement du Tribunal correctionnel, vous couperez les racines à d'autres incidents qui pourraient se manifester. »

C'est dans ce même esprit que se situe le bref réquisitoire du procureur Baillif qui fera remarquer que les discriminations dont se sont rendus coupables les prévenus ne sont « pas compatibles avec l'ordre social et évolué dans lequel nous prétendons vivre ».

Après délibéré, la victoire des antiracistes, celle du M.R.A.P., qui a contribué à ce que soient connus et poursuivis les actes discriminatoires, celle de la juste cause des cinq Antillais était assurée.

La Cour d'Appel confirme les dispositions du jugement du tribunal correctionnel en maintenant les amendes de 2.000 F pour Maffray, le patron et 1.000 F pour Brou, le gérant, pour refus de vente et injures publiques à particulier, en insistant sur le caractère malveillant de leurs intentions. Maffray et Brou sont d'autre part condamnés aux dépens de l'appel et de la première instance.

Tantet et Daniel, eux qui n'ont fait qu'exécuter des ordres sont relaxés étant donné l'état de subordination dans lequel ils se trouvent vis-à-vis de leur patron.

Il faut souligner l'importance de cette décision qui sanctionne pour la première fois des discriminations raciales et qui faisant jurisprudence aidera toutes les victimes de racisme, tous ceux qui militent pour l'égalité dans les luttes à venir.

(1) Voir « Droit et Liberté » du 15 février.

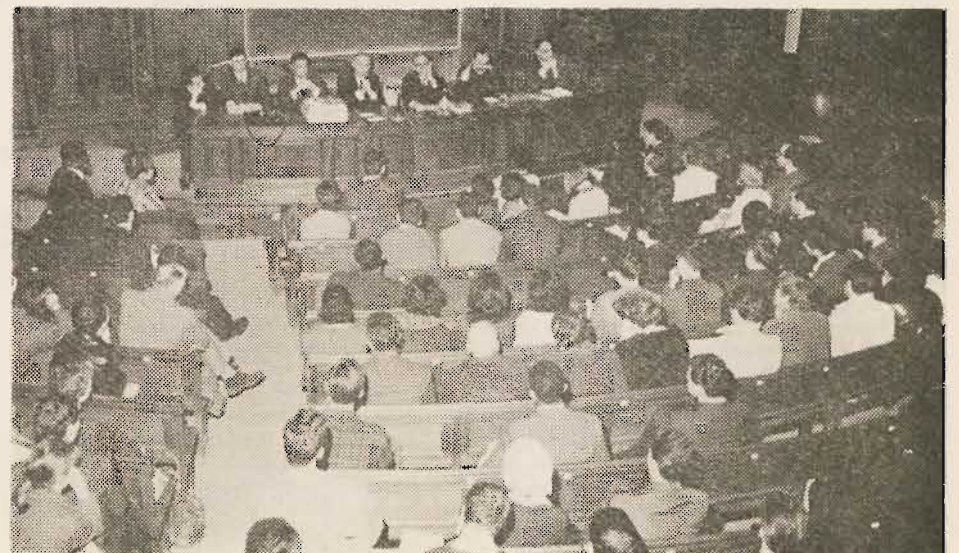
## A LA SORBONNE

LE 24 mars dernier, le Comité étudiant du M.R.A.P. a organisé un débat à la Sorbonne sur le thème « Science et racisme », sous la présidence du professeur Théodore Monod. Après une courte présentation de Jean-Pierre Hirsch, président du Comité étudiant, M. Jean Hiernaux, chargé de cours à la Faculté des Sciences, maître de Recherches au C.N.R.S., traita le thème central. M. Pierre Boiteau, maître de Recherches au C.N.R.S. parla ensuite des « Mythes du sang » et de « l'hématologie scientifique », et le professeur Paul Chauchard, directeur à l'Ecole des Hautes Etudes, de « Cerveaux et races ». M. Joseph Stolkowski, professeur à la Faculté des Sciences,

parla de l'influence du milieu sur le développement biologique de l'individu. Pour répondre à une question du public, M. Botvink, interne des hôpitaux intervint sur les maladies dont sont victimes les travailleurs immigrés.

L'assistance nombreuse — plus de trois cents personnes — composée en majeure partie d'étudiants, suivit avec la plus vive attention les différentes interventions et participa de façon active au débat.

Les initiatives du Comité étudiant du M.R.A.P. pour l'année scolaire 1965-66 se terminèrent ainsi de façon extrêmement positive.





Marguerite Duras (en pleine lecture de « Droit et Liberté »).

Elio Kagan.

## LES LIVRES

Marguerite Duras :

### « Un certain état du monde »

Après la parution de son dernier roman « Le Vice Consul » (Editions Gallimard), Marguerite Duras a bien voulu répondre aux questions que lui a posées Claudine Chonez pour Droit et Liberté...

**A**TACHEZ - VOUS beaucoup d'importance, Marguerite Duras, au côté « social » qui, sans être exprimé de façon tout à fait directe, transparait dans *Le vice-consul*?, en particulier dans la première partie qui relate la vie misérable de cette fille,

chassée de son village parce qu'elle était enceinte, et qui marche, marche, mendie et se prostitue pendant des années; jusqu'à ce qu'elle trouve un achèvement (sans doute un accomplissement) dans une demi-folie?

— En ce qui la concerne, « social »

n'est pas le mot juste. Je préférerais celui de « poétique ». Mais il est bien vrai que dans l'ensemble du livre j'ai voulu témoigner d'un certain état du monde — du monde créé par les hommes. Rien ne me fait plus horreur que ces romans qui célèbrent le charme exotique des ex-colonies, des pays du tiers-monde. Comment ont-ils pu trouver ce charme dans la misère de Calcutta, ou celle que j'ai vue de près jadis en Indochine?

Michelet a dit à peu près : « Je ne peux plus parler du Moyen Age sans souffrir, quand je pense seulement à la maigreur de ces gosses qui mouraient de faim. »

PROPOS RECUEILLIS PAR

Claudine CHONEZ

Devant la « beauté » d'un coucher de soleil sur le delta du Fleuve Rouge, ou des palmeraies à Colombo, j'éprouve le même sentiment que Michelet : je suis scandalisée par la seule idée du « roman colonial » qui d'ailleurs est à peu près fini, périmé, par la force des choses.

— Et le mystérieux vice-consul, personnage, je crois, aussi important que la misérable indienne? cet homme que le spectacle de la souffrance rend presque méchant en apparence, à demi-fou lui aussi?

— Le vice-consul, c'est en effet un type qui ne peut pas supporter cet état du monde que personifie la mendicité. La douleur qu'il contemplant de ses fenêtres du matin au soir lui était intolérable, au point qu'il finit par préférer supprimer les lépreux en tirant dessus,

au grand scandale des bien-pensants, plutôt que d'accepter cela.

## LE SENS DE LA JUSTICE

— Cette révolte, qui est la vôtre aussi, elle vient, n'est-ce pas, de votre enfance et de votre adolescence « aux colonies »?

— En Indochine, j'ai été élevée au milieu des mendiants et des mourants. Toute jeune j'ai connu les lépreux... Savez-vous qu'il y a encore quinze millions de lépreux dans le monde? Le Vice-Consul, ce n'est pas du passé, c'est du présent. Il y a la faim, la lèpre, la mort encore aujourd'hui dans le tiers-monde. Enfant, adolescente, je ne pouvais qu'être sensible à cela. Je voyais de très près la misère car le milieu où je vivais était pauvre, mais c'était tout de même un milieu colonialiste. C'est plus tard que m'est venue le sens de la justice raciale, l'idée que pour sortir de tout cela, il fallait changer le monde.

— Parmi tous les méfaits du racisme qu'est-ce qui vous a le plus frappée?

— Depuis les camps de déportation, c'est sûrement ce que j'ai vu à Harlem. C'est la ségrégation des noirs telle qu'elle fonctionne à New-York. Rien ne me semble pire que d'être un Noir à New-York. Et je ne connais pas l'Alabama ou le Mississippi!

— Je sais que la famine actuelle aux Indes vous préoccupe comme nous tous beaucoup plus que certains de nous...

— C'est toujours la même injustice : si soixante-dix millions de Blancs dans le monde étaient condamnés à périr de faim, la chose ferait cent mille fois plus de bruit. Et le monde entier ferait n'importe quoi pour les aider. Du moment qu'il s'agit d'Indiens c'est moins grave, c'est surtout beaucoup plus facile à supporter. Tant qu'un tel état de chose existera, le monde sera irrespirable.

## CINÉMA

### « Le ciel, la terre »

**L**E ciel est aux Américains, mais la terre est aux partisans. C'est cette vérité que Joris Ivens a voulu illustrer avec un court — trop court — métrage ramené du Viet-nam et auquel il a adjoint quelques extraits de films pris par les services cinématographiques du Viet-Cong au Sud-Viet-nam.

Vétéran du reportage engagé, Joris Ivens n'a pas ménagé ses effets de surprise dont le plus profond est qu'il nous arrache au monde douillet dans lequel nous vivons pour nous jeter dans un monde qui nous est totalement étranger. Monde sans machine de la main-d'œuvre inouïment et patiente, monde de souffrance et de guerre mais aussi de courage opiniâtre, monde du primat de l'idéologie sur le gadget, de la tension sur le loisir, du collectif sur l'individuel. Il y a là, comme une plongée ébahissante dans la réalité d'un conflit sanglant dont nous

sortons avec inquiétude et mauvaise conscience. Avec perplexité aussi ; nous avons assisté à l'irréductible confrontation entre l'Est et l'Ouest entre lesquels il faudra bien, nous le savons, choisir. Avec confiance quand même, car le spectacle de la résistance vietnamienne est de ceux qui nous confirment que l'homme, s'il lui arrive de vaciller, ne perd jamais pied quelques grandes que soient les forces de l'iniquité.

#### AUX POSTES DE COMBAT

Où arrive-t-il quand le commandant d'un patrouilleur américain au service de l'OTAN « en veut » et qu'il tente, au-delà des instructions reçues, d'obliger un sous-marin soviétique à faire surface? Tout juste ce qui arrive au capitaine Finlander pris à ce jeu de vilain quelque part au nord des côtes norvégiennes : le geste

précipité d'un officier trop nerveux envoie le sous-marin définitivement par le fond, non sans que le submersible ait au préalable expédié à son chasseur quatre torpilles elles aussi définitives. Coup nul donc, qui fait s'arrêter le combat faute de combattants, sur lequel se termine le film, et qui fait présager un grave incident diplomatique. Les distributeurs n'avaient certes pas en vue de fournir une illustration détonnante aux dangers de l'intégration des forces françaises de l'OTAN, mais leur film n'en vient pas moins à point pour justifier la liquidation des bases américaines en France.

Le sujet nous promettait quelques temps forts. Malheureusement une mise en scène conventionnelle, une molle direction d'acteurs, un dialogue trop fruste et quelques fautes de règle, ont affaibli cet espoir, en dépit de quelques justes notations psychologiques.

#### NOTRE HOMME FLINT

Ce film qui, sous couvert de parodier, le « Jamesbondisme » tourne assez astucieusement au divertissement commercial, aurait pu être titré « Du mauvais usage des pastiches ».

Flint est désigné par les calculatrices électroniques de la centrale mondiale d'es-

pionnage pour venir à bout d'un trio mystérieux de savants qui aspire à la domination mondiale. Notre homme, qui ne se déplace jamais sans un harem de quatre ravissantes (excusez du peu !) viendra à bout de ses adversaires grâce à ses muscles et à un gadget dernier cri : un briquet - pistolet - lampe à souder - émetteur - récepteur - microphone susceptible encore d'une soixantaine d'utilisations diverses.

Mais qui sont ces savants ? Des rêveurs qui veulent, en détruisant les stocks de bombes atomiques, instaurer sur terre un monde sans classe, sans races, sans guerre et sans famine. Non mais, vous vous imaginez ? On ne manque d'ailleurs pas de nous faire savoir que ces idéalistes utilisent d'anciens nazis et tueurs à l'occasion.

Aussi tout se termine bien et de la façon la plus conventionnelle qui soit. Les ridicules utopistes sont pulvérisés dans l'explosion de leur place forte et le super-agent Flint y gagne une super-ravissante qui vient renforcer son harem. En définitive, le monde dans lequel nous vivons est le meilleur des mondes et la parodie de l'agent secret tourne à son apogée. C'est un assez joli tour de passe-passe.

René DAZY.

## LES ARTS

Marcel Gromaire :

### « Percevoir la vie des choses »

**Q**U'IL s'arrête sur un homme en train de lire, sur des sapins ou des saules, un pêcheur dans sa barque, le regard de Gromaire semble les voir dans leur durée, percevoir au-delà de leur présence les forces immémoriales qui leur permettent d'apparaître. Cette remontée vers l'origine des choses, des êtres, explique la densité impressionnante de la vision, le pressentiment qu'elle donne du mystère. La magie du miroir à quelque chose à voir ici avec l'énigme déchirante que pose à l'homme le passage du temps. Ainsi le maître de Carnac fut-il tout naturellement le premier à pouvoir introduire dans l'art la poésie moderne de New-York, les buildings de Manhattan, le pont de Brooklyn.

Gromaire, l'impérieux visionnaire des forces qui s'affrontent dans l'équilibre ou le mouvement, devait connaître dès 1922 la tentation de l'eau-forte. Sa passion de toujours pour le dessin l'avait préparé à cette expression absolument originale, qui exclut hésitation et repentir.

La beauté incisive du trait, Marcel Gromaire l'utilise dans le dessin pour révéler la vie, détecter ses lignes de force. Le réseau des traits plus ou moins serrés ou quadrillés permet au graveur d'ordonner à son gré la clarté. Une barque passant sur l'Escaut, une jeune femme pensive et nue, des silhouettes d'arbres ou de roseaux paraissent émerger d'une rêverie nocturne. La simplicité monumentale des formes semble à l'épreuve du

temps. Une énergie, une passion contenues tendent la dualité expressive des noirs et des blancs, la pulsation de l'ombre et du jour.

La transparence et l'opacité recréent ici le cours des forces élémentaires, « le rythme universel qui nous régit ». Le souffle du graveur et celui du poète ont

PROPOS RECUEILLIS PAR

Juliette DARLE

ainsi même source. Le génie de Gromaire s'accordait d'évidence à cette pureté baudelairienne qui inspira une dizaine de ses eaux-fortes. Trente ans plus tard, Shakespeare lui révèle la grandeur à laquelle il sait atteindre dans l'expression de la dévastation, des nuits hantées, de la tension tragique.

#### UN MOYEN DE CONNAISSANCE

Plus de cinq mille visiteurs sont récemment allés voir, au château de Saint-Ouen, quarante eaux-fortes de Marcel Gromaire, exposées en même temps que des ensembles significatifs de Jean Lurçat, de Mireille Mialhe et du grand sculpteur Jean



Photo Galerie Louis Carré.



Marcel Gromaire (à gauche), et une de ses œuvres : « Le Panier de Poissons ».

Osof. La rétrospective actuellement consacrée au Musée de Lille à ce peintre originaire du Nord met également l'accent, avec une quarantaine de dessins, sur la beauté de son art graphique. C'est pourquoi au grand peintre, membre par ailleurs de notre Comité d'Honneur, nous avons posé des questions relatives à la gravure et au dessin.

— Comment êtes-vous venu à l'eau forte ?

— Je dessine toujours à la plume. N'y a-t-il pas une espèce d'analogie avec la gravure du départ ? Avant, j'avais fait de la gravure sur bois, ce qui est tout à fait différent. A un moment, j'ai eu envie de faire de l'eau-forte.

— Et Machethé ?

— On m'a demandé de faire un livre, j'ai choisi « Macbeth » à cause d'une im-

★ Suite page 16

## LA CHANSON

## LES TROIS VISAGES D'HUGUES AUFRAY

**H**UGUES AUFRAY, est en ce moment le point de mire du music-hall parisien, dédicataire dans la même semaine où je le rencontrais du Palmarès de la Chanson à la télévision, participant à la mémorable soirée du Palais des Sports avec le Pasteur Luther King et Harry Belafonte, tête d'affiche à l'Olympia... sans compter le quotidien d'enregistrements, de galas et de signatures de disques.

## L'IDOLE

C'est sur la scène de l'Olympia, autant que dans la salle où les « fans » scandent avant le lever du rideau le tempo de ses succès, qu'il faut découvrir Hugues Aufray, idole, attendu comme le Messie, applaudi avant d'ouvrir la bouche, plus que ne le furent en fin de numéro ses co-vedettes de première partie. La jeunesse est son lot, son public, et cependant vous ne serez pas surpris de découvrir, perdus dans la masse mouvante des « teenagers », quelques couples sérieux, plus mûrs, pris par la marée ambiante et qui finiront, comme nous tous, par claquer le tempo, faisant, raisonnablement, un sort à la jolie mélodie « Deux Tourterelles ». Car Hugues Aufray sait faire de son répertoire un véritable cocktail où chacun trouve à se désaltérer.

Idole, Hugues l'est autant par cette légende judicieusement entretenue de gros cachets, de grosse voiture, de super-copain, et de bon père de famille. Il l'est aussi, par personne interposée, pour le choix de ses auteurs : Dylan, Delanoé, etc.



Par  
**Bernard  
SANNIER-  
SALABERT**

De ce petit troupeau piaffant qui faisait la queue, l'autre soir à la sortie des artistes de l'Olympia, il m'a semblé qu'il transpirait autre chose que de la curiosité : une affectueuse sympathie.

## L'INTERPRETE

Certes je suis, comme beaucoup de critiques, peu sensible, pour ne pas dire



Hugues Aufray

hostile, au côté « boy-scout » qui transparaît souvent tant dans la présentation que dans l'interprétation d'Hugues Aufray, mais je dois reconnaître qu'au fil de son récital on ne peut résister à une gentillesse certaine où éclatent souvent des chansons bien venues. A côté du répertoire choc de Bob Dylan, j'aime du même auteur, les demi-teintes poétiques de « La Fille du Nord » (Barclay 60655) ou le charme de « Nous avons beaucoup dansé » (Barclay 70692). Maître dans l'art du spectacle, Hugues Aufray en utilise toutes les ressources, mais ne m'a-t-il pas répondu quand je lui demandai son opinion sur les chanteurs qui se croient obligés de porter des cheveux longs et des chemises à fleurs : « Le drame du spectacle c'est que la mode est venue s'y adjoindre comme une sorte de supplément gratuit, mais obligatoire ».

Il y a entre ses premiers titres : « Je reviens » (Barclay 70553) et sa façon de chanter actuelle un changement total. Jouant des possibilités de sa voix rauque par l'utilisation savante de la sonorisation, il trouve dans le support de ses textes un complément d'intérêt.

Son ensemble instrumental (Richard, Bernard, Claude, Harry, Patchou et Francis) lui apporte un complément visuel et l'ambiance « bande de copains » qui plaît tant à son public.

Mais ce qui est le plus intéressant encore de ces trois visages c'est celui de l'homme.

## L'HOMME

J'ai passé avec Hugues cette sorte de veillée d'armes qu'est pour un chanteur de music-hall l'heure qui précède le lever du rideau. Dans ce va-et-vient incessant qui se veut solitude propice à la relaxation, sur un fond de télé privée de son, entre

l'Olympia. Ces crayons de couleurs qui racontent l'histoire d'un enfant qui vous demande comment il doit colorier un portrait d'homme. J'ai noté ces trois vers qui sont votre réponse :

« Si tu le fais en rouge on viendra lui  
[voler sa terre,  
En jaune il aura faim toute sa pauvre vie,  
En noir il n'y aura pas de liberté pour  
[lui... »

...Là-dessus, se greffe un coup de fil où Hugues Aufray apprend à son correspondant que lors d'un concert de Jacques Brel on a lancé des tracts où l'on mentionnait : « Hugues Aufray, ce communiste sophistiqué ». Je suis curieux de connaître sa réaction à ces gestes :

— Un homme qui est pour l'égalité des races et contre les injustices sociales flagrantes, un homme qui est pour la paix et contre les guerres, cet homme là est dénoncé comme un « sale communiste » à notre époque. Je crois cependant que ce point de vue est l'expression d'une très faible minorité, surtout parmi les jeunes. L'affluence du public à l'Olympia prouve ce que j'ai toujours dit : les idées que je défends sont partagées par une grande masse de jeunes, sans qu'il soit question d'appartenance politique. C'est cela qui est nouveau. »

Et puis nous avons parlé du racisme en France. Je vous livre une de ses réflexions :

— Le racisme en France se place sur un plan particulier. Je crois qu'en France peu de gens sont capables de tomber à bras raccourci sur un noir. Mais seule une minorité de Français accepteraient de donner leur fille en mariage à un Noir. Si la possibilité d'épouser, mieux, de voir leur fille, épouser un Noir, les rebute, alors ils sont racistes...

Nous aurions pu discuter longuement sur ce sujet qui le révolte, comme le ré-

## LU \* VU \* ENTENDU \* LU \* VU \* ENTENDU

Le 1<sup>er</sup> Festival mondial de l'art nègre

**A**Dakar, se déroule actuellement le premier Festival mondial des Arts Nègres (1), organisé par le gouvernement du Sénégal et placé sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. et de la Société Africaine de Culture.

Cette manifestation qui groupe les artistes de quarante-trois pays, se développe dans toutes les disciplines de la création artistique : sculpture, peinture, dessin ; littérature orale et écrite ; danse, musique, théâtre, cinéma.

En marge du Festival, un colloque vient de s'achever à Dakar, au cours duquel diverses mesures ont été envisagées pour sauvegarder les richesses de l'Art Nègre.

Le 7 avril au soir, le président de la République du Sénégal, Léopold Sédar Senghor, a procédé à la distribution des Grands Prix du Festival aux lauréats :

— roman : M. Ousmane Sembene pour « Vehi Ciosane » ;

— poésie : M. Tchicaya pour « Epitomé » ;

— art : M. Jacques Maquet pour « Les civilisations noires » ; un prix spécial a été décerné à M. Anta Diop pour « le meilleur ouvrage sur l'art traditionnel » ;

— reportage : M. Henri Tournaire pour « Le livre noir du Congo » ; une mention a été décernée à Mme Jane Rouch pour « Le Ghana » ;

— essai de science humaine : M. Dominique Traore pour « Médecine et magie africaines » ;

— sciences sociales : M. Jean Rous pour « Chronique de la décolonisation ».

(1) Voir l'article de Jacques Maquet, « L'Art Nègre et le racisme », paru dans le N° 251 de « Droit et Liberté ».

Notre photo : une statuette camerounaise

■ Le sénateur Edouard Bonnefous, dont nous avons publié l'article « Les racistes contre le front populaire » dans le numéro 251 de « Droit et Liberté », vient de faire paraître aux Presses Universitaires de France, le tome VI de la collection « Histoire Politique de la III<sup>e</sup> République » qui concerne la période 1936-1938 : Vers la guerre — du Front populaire à la Conférence de Munich.

Le septième et dernier tome de cette collection sera consacré à la période 38-40 : « La course à l'abîme — la fin de la III<sup>e</sup> République ».

■ Pour commémorer le 23<sup>e</sup> anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie, les associations de résistants, de déportés, de combattants et de victimes du nazisme ont organisé le mercredi 20 avril, à la Mutualité, un solennel hommage aux combattants héroïques du Ghetto de Varsovie,

sous la présidence de M. Jean-Pierre Bloch, président du Comité Français du Monument d'Auschwitz.

■ Le romancier et cinéaste sénégalais, Sembene Ousmane obtient le Prix Jean-Vigo pour le film « La Noire de... »

■ Henry Bulawko vient d'éditer, sous l'égide de l'Amicale des anciens déportés juifs de France (dont il est secrétaire général), un livre sur le procès d'Auschwitz intitulé « Le procès d'Auschwitz n'a pas eu lieu » (édition « Presses du Temps présent »).

■ Le Théâtre d'Essai et de la Culture « Aux trois Baudets », 2, rue Coustou, Paris-18<sup>e</sup>, présente un « Spectacle Kafka » : fables, récits, dialogues dramatiques.

(Tous les soirs, sauf lundi et mardi, à 21 heures ; le dimanche à 15 heures.)

Pour Droit et liberté  
vous pouvez toujours compter  
sur moi !  
Hugues

deux intermèdes de Bruno Coquatrix, nous avons évoqué le gala du M.R.A.P. dont il fut la vedette en novembre dernier :

— Longtemps après le gala, j'ai été abordé dans la rue par des amis du M.R.A.P. qui me disaient : « On vous aime beaucoup, on aime bien ce que vous faites, et puis c'est si gentil d'être venu à Pleyel ».

Tout naturellement nous en sommes arrivés à parler des galas exceptionnels et de la soirée avec Harry Belafonte :

— Le cadre plus impressionnant m'a fait prendre encore plus conscience de ce qui se passait. On avait annoncé Aufray dans les chansons de Bob Dylan : j'ai chanté en fait quatre chansons de Bob et deux de moi.

— Dont « Les crayons de couleurs », que vous avez repris à la Télé puis ici, à

volte, aussi, l'injustice, souvenez-vous de sa chanson « Le Cœur Gros » :

« Assis au bord de la rivière où les  
[rêves vont leur chemin  
Moi je pense qu'il y a sur terre  
Deux enfants sur trois qui ont faim... »

Et tandis qu'il dédicace pour les lecteurs de **Droit et Liberté** une photographie, je pense que je décevrai encore une fois sans doute ceux qui attendaient une biographie à l'eau de rose sur leur vedette... Mais pour cela, qu'ils se reportent à leur journal habituel... Nous avons, nous, parlé le même langage.

A l'entr'acte, alors que je reprenais ma place, les hauts-parleurs du hall terminaient les « Crayons de couleurs » :

« Il faut dire à tous les petits garçons  
Que la couleur ne fait pas l'homme... »

## LA REMISE DU PRIX DE LA FRATERNITÉ 1965

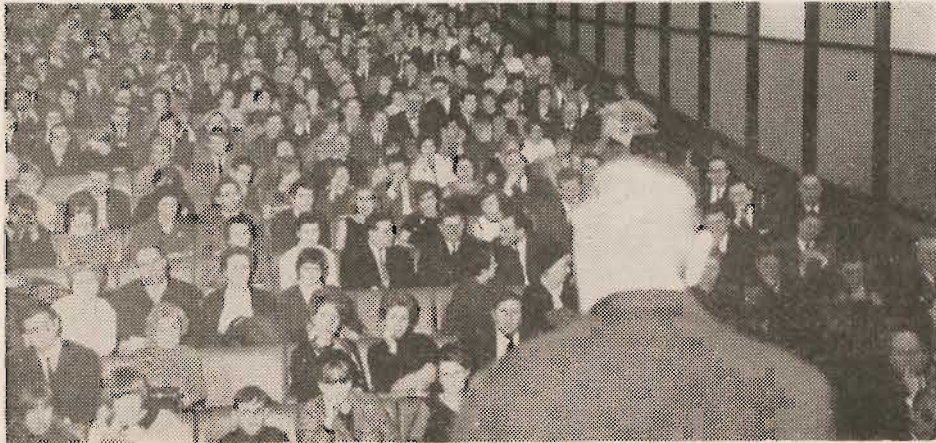
## « Vos spectacles, qui rendent plus conscients »

C'est le mercredi 30 mars, au cours de la générale de L'INSTRUCTION, la pièce de Peter Weiss actuellement représentée au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, que le Prix de la Fraternité 1965 fut remis à Gabriel Garran et à son équipe.

Dès 20 heures, un public nombreux se pressait dans le foyer du théâtre, où se tient l'émouvante exposition des photos d'enfants de Claude Sauvageot.

Il appartenait au président Pierre Paraf de remettre officiellement, au nom du jury, le Prix de la Fraternité et son montant à Gabriel Garran, qui annonça son intention d'en faire don à la Commission Centrale de l'Enfance, grâce à laquelle tant d'enfants de déportés furent sauvés de la solitude et de la misère.

Après la représentation vivement applaudie, un cocktail devait réunir les acteurs, diverses personnalités et tous ceux que n'effrayait pas l'heure tardive.



Une vue de l'assistance pendant l'allocution du Président Pierre Paraf

Pierre Paraf a déclaré :  
AVANT que commence le pathétique spectacle qui nous est offert en répétition générale par le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, sur cette scène qui a conquis dans la région parisienne un juste prestige, nous avons l'honneur de décerner ce soir le Prix de la Fraternité.

C'est il y a dix ans, qu'il était pour la première fois attribué. Et ce Prix, par son titre, par l'esprit des œuvres auxquelles il apporte son hommage et sa consécration, incarne fidèlement le sens de notre action.

Cette action, la grande espérance des hommes la soulève. Les événements racistes du monde, l'inquiétant réveil du néo-nazisme dont de récentes élections en Allemagne nous apportent le témoignage lui font écho.

POUR la troisième fois, notre jury a porté son choix sur une œuvre théâtrale.

Et, cher Gabriel Garran, votre vaillante équipe se trouve en bonne compagnie.

Parmi ceux et celles qui vous précéderent, nous apercevons le pur et gracieux visage d'Anne Frank, dont le Journal, porté sur la scène par Georges Neveux et Marguerite Jamois, fut le premier à être couronné. Tout récemment, c'est à Vercors, en présence de Georges Wilson, directeur du T.N.P., que nous avons remis le Prix pour *Zoo*, ou *l'assassin philanthrope*.

Et pour ce Prix 1965, nous avons tenu à honneur de distinguer l'ensemble de vos réalisations. Nous avons voulu applaudir en vous ce qu'on a défini « théâtre de contestation en prise avec la réalité » : une réalité qui est, en l'espèce, le mensonge du racisme.

Mais nous ne saurions oublier que ces réalisations s'appuient sur une municipalité, si hautement soucieuse de culture et dont le théâtre rayonne bien au delà des citoyens d'Aubervilliers, chez tant de spectateurs qui viennent y satisfaire leur besoin d'information, d'évasion et sortent de ces spectacles plus conscients, mieux armés pour affronter ces batailles de la vie qui confèrent à l'homme sa dignité.

En vérité, nous avons lieu d'hésiter quelque peu, tant la récolte littéraire antiraciste avait été abondante depuis 1964.

Du côté du roman et du récit, nous avons eu de poignants témoignages des persécutions hitlériennes : *Les Portes de la Forêt*, d'Elie Wiesel. *Le Passé Nu*, d'Erich Maria Noth. *Le pain des temps maudits*, de Paul Tillard, ancien déporté de Mauthausen, une épopée de ces temps maudits, éclairée de la fraternité de ceux qui croyaient au ciel et de ceux qui n'y croyaient pas.

Et ce magnifique document de notre regretté ami, Gaston Laroche, secrétaire général des groupements d'Engagés volontaires et Résistants d'origine étrangère : « *On les nommait des Etrangers* », — ceux qui, par leur courage,

leur sacrifice, se montraient deux fois Français — car on l'est moins, comme le disait un poète, par le sang reçu, que par le sang versé.

Ils étaient 132.000 et de 57 nationalités, les dignes fils de ceux qui s'engageaient pour la France en août 1914 et qui tombaient au plateau de Carency — 132.000, dont le groupe Manouchian, entre beaucoup d'autres, incarne l'héroïsme dans l'histoire. Tous les insurgés du grand complot, de la grande internationale de la Liberté.

Puisque parmi ceux que nous avons eu l'honneur de choisir en notre première sélection figurait au premier plan l'œuvre de Gaston Laroche, qu'il me soit permis de m'incliner devant sa mémoire et, à travers lui, devant le glorieux cortège de ses frères tombés pour la liberté.

DU côté de l'essai, nous avons retenu *Les Français et le racisme*, de Paul-Hassan Maucorps, Albert Memmi et Jean-François Held, issu d'une enquête de notre Mouvement et qui fait, avec la rigueur, la sincérité du sociologue, le point français sur ce problème, dont la solution requiert autant les armes de la raison que les élans du cœur.

Du côté du film : « La cage de verre » de Philippe Arthuys et Jean-Louis Lévi-Alvarès, évocation du procès d'Eichmann en terre d'Israël, dont Jean Négreni est le principal interprète, où des déportés, hantés par leur souvenir, rallument le feu qui reprend mal et tentent de réapprendre le goût de vivre.

AINSI, cher Gabriel Garran, c'est à vous, à votre équipe que le jury a décerné chaleureusement ce Prix, pour lequel nulle candidature n'est prévue.

Vous avez à votre actif « *Andorra* », de Max Frisch, dont nous sommes nombreux à garder le poignant souvenir. *Andorra*, transposition dans une petite république imaginaire, de ce que nous avons si amèrement vécu, microcosme de la lâcheté, de l'indifférence, aboutissant à l'assassinat du jeune juif qui commet le seul crime d'être un peu différent des autres — et parfois meilleur que les autres — celui qui avait fini par devenir ce qu'on croyait qu'il était ; car on découvre en réalité, cinglant démenti à tous les racismes, qu'il n'était pas juif.

Après *Andorra* de Max Frisch, vous avez témoigné votre intérêt courageux, opiniâtre, aux problèmes racistes, en montant « *Les chiens* », de Tone Brulin, une pièce âpre et vigoureuse qui a pour cadre l'Union sud-africaine, sa ségrégation, son oppression et qui a laissé de nombreux spectateurs indignés, bouleversés.

Et maintenant, c'est un spectacle singulier entre tous que vous présentez « *Die Erndlung* », oratorio en onze chants de Peter Weiss, dans un texte d'André Gisselbrecht et dans le dispositif d'André Acquart.

## Pierre PARAF :



De gauche à droite : Pierre Paraf, Gabriel Marcel, Claude Aveline (ci-contre).

La remise du prix à Gabriel Garran (ci-dessous à gauche).

A l'issue de la cérémonie, une réception amicale eut lieu au foyer du Théâtre d'Aubervilliers.

Photos Elie Kagan.



L'auteur est un de ces Européens d'origine allemande que d'exceptionnelles circonstances fixèrent à Stockholm, à l'abri de la tourmente et qui ressentit plus tard un sorte de hantise, de remords de n'avoir connu l'enfer que par oui-dire, derrière la Suède neutre, prospère, en sa tranquille et majestueuse capitale.

Après 1952, il s'engage pleinement dans la lutte spirituelle, revient en Allemagne et il est adopté dans celle de l'Ouest et celle de l'Est, comme un grand écrivain allemand.

Sa pièce, *L'Instruction*, a été jouée en 14 théâtres. Elle a été créée le 14 octobre 1965 à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps. Ingmar Bergmann l'a mise en scène à Stockholm, Peter Hall à Londres. On attend sa création à Broadway et en Israël.

Fidèle à la ligne de conduite que vous-même et votre équipe avez, avec tant

d'intrépidité, conçue et suivie : « *L'élaboration d'une chronique collective des hommes* », le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers l'a inscrite à son répertoire.

*L'Instruction*, inspirée par certain procès tragique de Francfort, mais qui en réalité le dépasse beaucoup, revêt à la fois le sens judiciaire et le sens pédagogique, celui du tribunal et celui de l'édification.

Partant de la salle d'audience, l'auteur nous conduit sur les chemins d'un Dante du XX<sup>e</sup> siècle. Il descend aux dernières étapes de l'enfer. Toute l'atrocité symphonique des camps s'y déploie depuis le Chant de la rampe, jusqu'au Chant des Crématoires ; au milieu du drame collectif s'élèvent les deux Chants du destin individuel. Formules nouvelles à laquelle vous avez eu grand mérite et grande audace à faire accueil.

PERMETTEZ à cet égard, au militant, au Président du M.R.A.P., de ne pas oublier qu'il appartient aussi à la République des Lettres. Ainsi le théâtre à mes yeux ne saurait être un

## Gabriel GARRAN : « Montrer l'homme »

Répondant à Pierre Paraf, Gabriel Garran a déclaré :

C'EST une tâche heureuse que j'ai à accomplir ce soir, tâche heureuse mais peu commode. Je suis venu ici, non pas spontanément, mais il y a encore une demi-heure, j'étais près de mes acteurs pour une dernière retouche à la présentation de « *L'Instruction* ». Si je n'ai peut-être pas le talent d'improvisation, nous tentons d'avoir ici celui du travail bien fait et je crois que notre profession de foi, ce sera la présentation de « *L'Instruction* » comme ça a été le cas pour « *Andorra* », pour « *La Mort d'un Commis Voyageur* » ou pour « *Les Chiens* ».

Je remercie, et je ne peux pas faire autrement les membres éminents du Jury du Prix de la Fraternité, ainsi que le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix et, j'accepte évidemment votre prix de la Fraternité avec un grand plaisir, non pas en mon nom personnel, mais au nom de l'équipe du Théâtre de la Commune, c'est-à-dire, les techniciens, l'équipe d'animateurs, l'équipe de prospecteurs et aussi des comédiens fidèles qui commencent à se rassembler autour du Théâtre de la Commune et autour de l'entreprise que nous tentons d'animer ; je dois dire aussi que ce Prix

nous va droit au cœur et que, par extension nous voudrions aussi croire que ce Prix est remis également à notre public, c'est-à-dire aux trois mille amis du Théâtre, aux cinq cents collectivités fidèles du Théâtre de la Commune et par extension, je tiens à le dire, à la Ville d'Aubervilliers qui a fait et fait encore un effort hors pair pour le Théâtre : je souhaiterais à chaque département de France, sur le plan théâtral, sur le plan culturel, un Aubervilliers.

Je crois que la meilleure façon de recevoir le Prix de la Fraternité, c'est d'établir une chaîne et, ce chèque, nous ne le garderons pas ; nous allons le remettre pour les œuvres sociales d'une organisation qui s'appelle Commission Centrale de l'Enfance auprès de l'Union Juive pour la résistance et l'entraide, afin que cette œuvre sociale qui se bat pour liquider les séquelles et les traumatismes de la seconde guerre mondiale puisse utiliser cette somme pour l'usage qui lui est normalement destiné.

Donc, je ne vais pas m'attarder auprès de vous, je voudrais dire simplement que le théâtre est un lieu permanent de remise en question et que toute mise en scène, la tâche authentique d'un metteur en scène digne de ce nom, c'est de recevoir le monde d'une certaine façon et de le restituer d'une certaine façon. Je





*Les Ballets du 20<sup>e</sup> siècle*

Pour la première à Paris de

# LA NEUVIEME SYMPHONIE DE BEETHOVEN

le grand **BALLET-CONCERT** de Maurice **BEJART**

## SOIREE DE GALA, au bénéfice du MRAP

Vendredi 3 juin, 21 heures, au Palais des Sports (Porte de Versailles)

**375 exécutants**

- Orchestre des Concerts Colonne, sous la direction de Endrik **DIELS**
- Chorale J. M. F.
- Solistes, chœurs et ballet sous la direction de Guy **BARBIER**

PLACES A 100, 50, 30 ET 15 FRANCS

**ATTENTION ! DATE LIMITE DE  
RESERVATION : 20 MAI 1966**

# URGENT

Etant donnée l'importance de ce spectacle et le nombre limité des places, il est prudent de louer d'urgence au M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs, Paris 2<sup>e</sup> (C.C.P. 14.825-85 Paris) en envoyant le bulletin ci-dessous.

**LOUEZ PAR CORRESPONDANCE**



M .....

Adresse .....

Téléphone .....

désire réserver

..... places à 100 francs  
 ..... places à 50 francs  
 ..... places à 30 francs  
 ..... places à 15 francs

..... TOTAL.

Ci-joint mon versement par chèque bancaire, chèque postal, mandat-poste (rayer les mentions inutiles).

## Entretien avec Marcel GROMAIRE

★ Suite de la page 12

mense admiration pour Shakespeare. Mais c'est un texte effrayant...

Marcel Gromaire a l'habitude de peser scrupuleusement ses mots. Pourtant il laisse tomber quelques paroles dans lesquelles affleurent un tourment singulier, un long et mystérieux dépassement de soi.

— C'était une aventure terrible, dit-il. Une chose très difficile à faire.

Il passe dans le ton, dans l'expression du visage et le regard étonnamment clair du peintre un reflet de l'effort, de l'angoisse qui accompagnent la création. Souvent ainsi, au cours de l'entretien, il y aura la présence de l'œuvre qui vient s'imposer à la mémoire, le poids des choses qui ne seront pas dites, l'infini des pensées, des sentiments suggérés... Comme j'aborde l'importance du dessin, il réagit avec une certaine véhémence, un éclat de passion.

— L'importance du dessin, dites-vous ! mais le dessin, c'est la conception même. Que demande-t-on à la peinture ? La plupart ne lui demandent plus aujourd'hui qu'un divertissement, une évasion. Moi, je suis contre. La peinture pour moi est un moyen de connaissance. Le dessin est la conception même de la plastique, il n'y a pas de plastique sans dessin. Jusque dans l'informel, on distingue des zones de valeurs. On ne peut échapper au dessin, on n'échappe pas à la forme, si élémentaire soit-elle. Mais par sa dégradation, fréquente dans l'art actuel, on retombe dans le hasard, le fortuit, le simple divertissement.

— L'art, pour vous, s'adresse-t-il à tous ?

— Une foule de gens peuvent réagir à la forme vivante sans savoir pourquoi ils le font. Aujourd'hui, ils réagissent trop à des commentaires. L'œuvre doit agir à l'insu du spectateur, auquel il suffit d'être réceptif.

» Un portail de cathédrale était fait pour tout le monde. Le peintre et le sculpteur étaient arrivés à percevoir la vie des choses, à animer leurs créations.

— Ainsi, pour vous, la forme vivante ne peut-être élaborée qu'au contact de la réalité ?

— Nous avons devant les yeux des êtres vivants, des objets qui vivent dans la lumière, qui furent maniés par les hommes. Il s'agit pour le peintre d'en susciter la vie par une sorte de re-création.

— Quels sentiments vous donne cette présence du monde réel ?

— J'éprouve un sentiment de liberté parce que je me sens profondément en communion avec la nature des choses. Le sujet n'est pas une prison, mais une porte ouverte.

» N'importe quel événement, n'importe quel sujet d'actualité peut être traité de façon académique, bien sûr. Mais qu'il soit traité par Géricault par exemple, et il peut devenir tout autre chose.

— Pourriez-vous préciser comment se fait cette « re-création » qui est la démarche essentielle ? Comment éviter l'arbitraire ?

— L'art est une chose d'approche. Dessiner, c'est approcher le mystère de la vie pour essayer de le saisir. L'artiste dessine un être humain. Son trait bouge, palpite, devient vivant. Il s'approche d'une sorte de vérité, mystérieuse, mais transmissible. Pour les jeunes, il n'y a de valable que cette observation, c'est acharnement à poursuivre la vie.

— N'est-ce pas ce goût de la vérité qui donne à l'œuvre une résonance durable ?

— Je pense à une nature morte de Chardin, qui est au Louvre. Une poire et un verre. La valeur humaine en est considérable, car cela ouvre une communication avec l'artiste. La signification qu'il a mise dans l'œuvre permet d'entrer en communion avec lui. Grâce à sa perception, l'apparence devient vérité.